

LOUIS DANTIN

CONTES DE NOËL



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

CONTES DE NOËL

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur.

La Vie en rêve (nouvelles). Épuisé.

Le Coffret de Crusoë (poèmes).

Poètes de l'Amérique française (Tome I).

Poètes de l'Amérique française (Tome II).

Gloses critiques (1ère série).

Gloses critiques (2e série).

(Tous droits réservés, Canada, 1936).

LOUIS DANTIN

CONTES DE NOËL

CONTES



ET RÉCITS

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

MONTREAL, 1936

Cistus



"Depuis trois mois pourtant, la bonne femme éprouvait des inquiétudes.
Son Alice semblait dépérir..."

C I S T U S

CECI est arrivé dans le bas du fleuve, à Saint-Fabien-de-Rimouski, il n'y a pas plus de cinquante ans. Des gens pas très vieux s'en souviennent comme d'hier, et vous en disent tous les détails.

Le deuxième rang, que frise le beau lac Saint-Mathieu, était alors bien moins peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Le long de sa route cahoteuse, des terres en friche ou à peine ouvertes alternaient avec des étendues de forêt ou de savane, et de loin en loin seulement quelques maisons de billots rustiques abritaient les familles déjà implantées sur le sol. Vers l'extrémité est surtout régnait un paysage de chaumes éventrés, de souches abat-tues, et de galets surnageant comme dans un naufrage. La maison de Paul Corriveau marquait de ce côté la limite des habitations. Sa terre à lui, pourtant, était dès longtemps en culture, et le beau vert de ses prairies

tranchait sur les poussées sauvages qui l'environnaient de toutes parts. Ambitieux, actif, il s'était créé ce domaine; c'était l'effort de dures années. Il vivait là avec sa femme, son garçon Onésime, et ses deux filles Thérèse et Alice. Il n'était ni pauvre ni riche, mais la famille ne manquait de rien, grâce au travail de tous. Le pain abondait dans la huche, le lard dans le saloir, et, le dimanche à la grand'messe, la mère Corribeau et ses filles étaient remarquées pour leurs agrès neufs et séants.

L'aînée de celles-ci, Thérèse, était une créature bien faite, grande, fortement moulée, aux joues rondes teintées d'un sang vif, aux yeux d'un brun tranquille, et dont l'allure solide, les mouvements posés, exprimaient une grâce vigoureuse. Elle avait vingt-deux ans. Elle valait un garçon pour tous les ouvrages de la ferme; son frère même lui rendait des points quand il s'agissait de faner, de nouer les javelles ou de fouler dans la tasserie. Son père, qui l'utilisait sans compter et ne la complimentait guère, en était fier secrètement. Si la terre prospérait, on le devait à elle autant qu'à personne.

Sa soeur plus jeune, Alice, ne lui ressemblait que de loin. Elle était née plus délicate, avec des os plus frêles, et elle avait grandi

dans une suite de rougeoles et de coqueluches qui la laissaient un peu chétive. Elle était blonde, avec des traits menus, des prunelles bleu-azur, une taille élancée, des mains fines, toute une nature sensitive et nerveuse. Incapable des gros travaux, elle s'employait surtout au ménage, au soin des volailles, et tandis que Thérèse passait sa vie au grand soleil sur les côteaux lointains, elle écoulait la sienne entre la maison et la grange. Son père lui disait quelquefois : "Toi, t'es pas une fille d'habitant : t'es faite pour une maîtresse d'école." Mais sa mère prenait sa défense, rappelait son activité, le bon soin qu'elle prenait des choses : "Elle est casuelle, c'est pas sa faute, mais elle m'aide comme elle peut."

Depuis trois mois pourtant, la bonne femme éprouvait des inquiétudes. Son Alice semblait dépérir ; ses joues pâlissaient, ses yeux prenaient un éclat vague ; elle se traînait à ses besognes avec une évidente fatigue. On la surprenait accoudée devant les fenêtres ou assise, songeuse, dans les coins. "Faut que tu prennes soin de toi, ma petite fille," déclarait la mère ;—et, avec des attentions tendres, elle la bourrait de thé sauvage et d'infusions d'herbe-Saint-Jean.

Mais ce qui pesait sur Alice, la tenant ainsi abattue, c'était bien pis qu'une lassi-

tude, c'était le poids d'un lourd secret. Elle aimait, à l'insu de tous. Elle aimait en cachette Laurent Dulac, un grand garçon de ferme qui leur avait aidé à faire les récoltes, que ses parents avaient logé pour la saison. Aux maints frôlements de chaque jour les deux jeunes s'étaient vite épris : elle, gagnée par sa belle humeur et sa force, lui par ses manières douces, par le son d'argent de son rire et le feu-follet de ses yeux. Ils s'étaient fait des signes pendant les veillées, s'étaient pris les doigts sous la table, s'étaient souvent rencontrés au puits. Même, une fois, il l'avait embrassée à l'abri d'un voyage de foin. Mais ceci n'était pas un jeu ; ils s'aimaient pour de bon, leur coeur était captif. Ils rêvaient de se marier et s'étaient promis l'un à l'autre. Un jour du mois passé, Laurent avait abordé le père Corriveau et, en termes bien humbles, lui avait demandé sa fille. Mais hélas ! ç'avait été une tempête. Le fermier, stupéfait d'abord, s'était monté, l'avait traité d'enjôleur, d'effronté, intriguant après l'héritage. Les instances, les raisons n'y avaient rien fait. Alice était survenue toute en pleurs, la mère elle-même avait supplié, mais en vain. "Sa fille, avait-il dit, n'était pas pour un engagé, un quêteux, sans une piastre, sans un pouce de terre, n'ayant que sa chemise sur le dos." Et non content de ce

refus, il avait, à l'instant, compté ses gages à Dulac et l'avait renvoyé tout net, lui interdisant sa maison, lui défendant de revoir Alice.

Laurent était parti, mais lui et elle s'étaient revus. En fait leur amour persistait, s'accroissait par l'obstacle même. Le garçon avait un emploi au village du Moulin; mais souvent, après ses journées, dans la nuit déjà brune, il se glissait à travers champs jusqu'à la ferme des Corriveau. Il attendait, dissimulé derrière un orme de la route. Alice, sous un prétexte, sortait et venait le rejoindre. C'étaient des instants courts, fiévreux, coupés d'inquiétude, où ils échangeaient des paroles, des caresses hâtives, et se confirmaient leur promesse. Ces entrevues laissaient la jeune fille affaissée et brisée; leur souvenir tourmentait ses jours et hantait ses nuits sans sommeil. Voilà pourquoi elle était pâle et réfractaire à toutes les tisanes.

Ceci dura jusqu'en novembre. Alors les soirs devinrent glacés. Le vent du large régna, secouant la forêt, poussant devant lui les feuilles mortes. La nuit tombée plus tôt rendit leurs rendez-vous lugubres. Il devint moins facile d'imaginer des ruses. Quand enfin Alice s'échappait, elle cherchait Laurent à tâtons dans l'obscurité noire; ils res-

taient là, grelottants sous la bise, balbutiant des mots qui s'étouffaient dans leur poitrine, lamentant leur destin, envoûtés quand même par leur grand amour et plus que jamais donnés l'un à l'autre.

Puis, certain matin, une nappe blanche couvrit la campagne, annonçant l'hiver proche, les froids intenses, les poudreries, les routes impraticables, les traces que les pas laissent dans la neige : — l'hiver, où ces visites même seraient impossibles. Leur problème alors se dressa, pressant et cruel. Ils se creusaient l'esprit sans aboutir à rien, tournaient cent fois autour des mêmes barrières. — "Alice, disait Laurent, si je suis fait pour ta malchance, vaut mieux que je m'en aille et que je porte mon chagrin tout seul." — Mais elle protestait : "Non, pas ça : je vivrais pas sans toi ; jamais je pourrais en aimer un autre."

Et peu à peu un plan, né de leur désespoir, se formait, s'infiltrait en eux. S'ils secouaient ces chaînes injustes, s'ils s'évadaient ensemble, et si, malgré tout le monde, ils gagnaient le droit de s'appartenir ! C'était la fille qui, dans une crise de larmes, avait jeté cette suggestion. Elle faisait son chemin ; ils arrivaient à en parler comme d'une contingence probable. "Vois-tu, disait Lau-

rent, c'est vrai que je n'ai rien; mais, une fois mariés, je te répons que je travaillerais dur. Nous nous en irions aux États, où l'on gagne gros dans les factoreries." " Crois-tu, répliquait-elle, que je travaillerais pas aussi? Ce n'est pas ça qui m'inquiète". Par degrés l'idée de cette fuite les obsédait, les maîtrisait. Le remords s'y glissait pourtant: la jeune fille mesurait le scandale d'une pareille révolte, la peine que sa mère en aurait. Mais la passion affluait plus forte, emportant et effaçant tout.

Enfin, une soirée de décembre où Laurent était venu tard, bravant le gros temps qui rageait; où il haletait, épuisé de sa marche dans la tempête; où le norouet sifflait, couvrant presque leurs voix, ils se décidèrent à en finir. — "Ça ne peut plus durer, prononça Alice, je suis au bout comme toi: c'est temps d'en faire à notre idée. Laurent, ne viens plus d'ici Noël, c'est juste deux semaines; mais la nuit de Noël, je t'attendrai. Je m'arrangerai pour garder la maison tandis qu'ils seront tous à la messe de minuit. Viens avec une carriole; je ferai mes paquets et tu m'emmèneras, tu m'emmèneras n'importe où. La nuit de Noël, entends-tu? Viens à minuit sans faute."

—C'est bon, Alice, dit le jeune homme, le

faut, c'est destiné : à Noël on finira tout ça. Je louerai l'attelage à Louis Matte comme pour m'en aller à la messe. Je viendrai te chercher, et on filera sur Trois-Pistoles où ils ne connaissent ni toi ni moi. Là on s'arrêtera et on verra quoi faire. C'est entendu, la nuit de Noël, rien ne m'empêchera." — Et ils s'étaient donné, dans la neige aveuglante, un baiser glacé et brûlant.

Ces deux semaines furent longues pour Alice. Elle les passa dans une attente surexcitée, dans une sourde terreur de ce qu'elle allait faire. Tous les objets de la maison, jadis si familiers, le poêle, les chaises, les armoires, lui jetaient maintenant des regards de reproche. Le chien Castor, les poules et le beau coq verni s'éloignaient d'elle comme d'une étrangère. Chaque mot qu'elle adressait à sa mère, à sa sœur, lui semblait être le dernier. Elle en pleurait toute seule; mais l'image de Laurent la soutenait. Elle l'aimait plus que tout; il serait là à l'heure fixée, ils s'en iraient ensemble.

Le matin du 24 décembre, elle prépara les voies. Elle se leva très tard sous prétexte d'un rhume et d'un mal dans les joints.

— Si je suis comme ça, dit-elle, c'est bien fini pour moi d'aller à la messe cette nuit. Sa mère lui arrangea une infusion de sauge,

qu'elle lui fit boire par intervalles, mais sans beaucoup de résultat. Le soir venu, pourtant, elle se déclara mieux, mais incapable de sortir.—“Allez à l'église, vous autres, insista-t-elle, je resterai avec Castor. Je ferai un somme d'abord; ensuite, je mettrai la table pour vous et chaufferai le réveillon.”—“Comme tu voudras, ma fille, dirent les parents, c'est à ton goût.”—Car ils étaient dociles à ses petits caprices et ils l'avaient toujours gâtée.

Vers onze heures les hommes attelèrent, prirent place dans la berline avec la vieille mère et Thérèse; et bientôt les patins crissèrent, la voiture glissa sur la route, et le son des clochettes s'éteignit dans la neige épaisse qui tombait.

A minuit juste, Laurent parut. Alice, qui surveillait anxieusement les vitres, le vit venir à travers la brume blanche. Elle courut vers lui au dehors, l'entraîna dans la salle déserte.

—Tout est bien, je suis toute seule; je t'attendais, et t'es venu.

—Es-tu prête, ma belle? dit Laurent.

—Je serai prête dans un quart d'heure, le temps d'empaqueter mes hardes; eux en ont encore pour longtemps. Décapote-toi, chauff-

fe-toi un peu. Dis-moi, personne ne t'a-t-il vu?

—Personne; ils étaient tous rendus quand j'ai passé dans la montée.

—Le temps est vilain, n'est-ce pas?

—Oui, il fait un peu froid, mais j'ai des robes bien chaudes.

Ils se regardaient tendrement, comme éblouis de se revoir, avec pourtant une sorte d'hésitation, de gêne.

—Ça ne te coûte pas, au moins, de t'en venir avec moi?

—Ça me coûte, comme de raison, rapport à ma famille, mais je suis décidée.

Il s'assit près du feu pendant qu'elle montait à sa chambre. Il l'entendait marcher au-dessus, s'activer, ouvrir les tiroirs. Dehors le vent hurlait; la neige dure cinglait les carreaux.

Enfin elle descendit, son manteau sur le bras, portant des paquets pas bien gros qu'elle déposa sur une berceuse.

—J'y pense, dit-elle, je leur ai promis de mettre la table pour le réveillon. Je peux bien faire ça, il y a du temps.

Elle étendit une nappe toute blanche. Elle

sortit de l'armoire les assiettes, les tasses bleues qu'elle connaissait si bien. Elle plaça sur la table une carafe de vin de gadelles avec des verres autour. Elle arrangea sur des plateaux les beignes et les tourtières. Elle mit de l'eau prête à bouillir dans la théière de fonte.

Elle s'attardait à tout cela sans s'en apercevoir, poussant parfois un soupir étouffé. "Pauvres parents, songeait-elle, ils vont faire un triste réveillon."

Mais, s'arrachant à ces pensées, elle mit sa mante et sa capine. "Je suis prête." dit-elle enfin. "Je fais ça, Laurent, parce que je t'aime. Allons, embarquons tout de suite."

Au même instant le chien Castor, qui dormait dans un coin, s'éveilla, grognant sourdement. Puis il se dressa sur ses pattes et, les yeux luisants d'un feu vert, il aboya, tourné vers la porte. On entendit alors deux coups frappés sur les panneaux.

—Grand Dieu! qu'est-ce que c'est qu' ça? s'exclamèrent-ils ensemble, voilà-t-il du monde à présent?

Ils restaient là, interdits, incertains.—"Va voir par le châssis, dit-elle, ce que ça peut bien être."

Laurent se glissa près des vitres, essayant de percer l'obscurité et la bourrasque.

—Je distingue pas bien, dit-il, mais ça m'a l'air d'être un enfant.

—Un enfant à une heure pareille? C'est pas possible, Laurent. Quelque voisin, peut-être, qu'a besoin de secours. Attendons voir ce qu'il va faire.

Deux autres coups résonnèrent, plus secs, suivis du bruit de la clenche qu'on remuait.

Elle chuchota:—“N'y a pas à dire, faut leur ouvrir; ce sera à la grâce de Dieu.”

Elle tourna le loquet et, dans une engouffrée d'air glacé et de neige, un petit garçon apparut, roula presque à travers la salle.

Ce marmot paraissait avoir six ou sept ans et offrait, de la tête aux pieds, un aspect lamentable. La neige qui le couvrait laissait voir par endroits ses habits décousus, troués de larges déchirures. Il portait une mince casquette grise, dont la visière presque arrachée tombait de travers sur son front. Ses doigts rougis sortaient de vieilles mitaines percées. Ses souliers étaient dénoués et gonflés par la glace. Un foulard effrangé cachait sa figure à demi. Il grelottait, cloué sur place, sans même lever les yeux.

Les jeunes gens s'étaient rapprochés et ils le regardaient, surpris.

—Le connais-tu? demanda Laurent.

—Pour sûr que non, dit-elle, je n'ai jamais vu c't-enfant là.

Elle lui toucha doucement l'épaule.

—Qui es-tu, mon petit? Que fais-tu par ici à c't'heure?

Le mioche s'agita et hocha la tête sans répondre.

—Il est gelé, le pauvre, il ne peut même pas parler. Laurent, aide-moi, il faut le réchauffer d'abord.

Ils lui retirèrent le foulard où la neige commençait à fondre, la casquette, les mitaines, puis un court pardessus dont la doublure pendait et dont les manches ne tenaient plus. Ils purent voir alors d'autres loques couvrant sa taille maigre, et une figure brune aux traits grêles, au teint fatigué, à l'expression timide et presque sauvage. Le pauvre n'était guère joli, ni de mine avenante. Les pommettes de ses joues saillaient; son nez s'arquait peu gracieux au dessus de lèvres trop minces. Ce qui frappait en lui, c'étaient de grands yeux noirs aux reflets assez doux; mais leur regard semblait in-

quiet, errait sans se fixer, comme étranger aux choses voisines.

Ils le conduisirent près du poêle et l'installèrent en face du fourneau ouvert. Alice lui ôta ses souliers d'où l'eau maintenant ruisselait.

—C'est pas possible, dit-elle, de lui laisser les pieds comme ça. Je cours en haut lui chercher des bas secs.

Laurent, dans l'intervalle, prenant la main froide de l'enfant : "Dis à présent, petit, d'où ce que tu viens ? Es-tu écarté dans ce bout-ci ?"

L'étrange gamin restait muet. Enfin, comme avec peine, il marmotta entre ses dents :

—Des gens, ils m'ont jeté dans la neige.

—Comment ! ils t'ont jeté dans la neige ?

Qui ça, des gens ? Ton père, ta mère ?

Le petit secoua la tête et répéta :

—Des gens.

—Tu ne les connais pas ? Voyons, t'étais avec eux autres dans une voiture, pas loin d'ici, et ils t'ont jeté en bas ?

Mais le garçonnet maintenant était distrait, n'écoutait plus. Il regardait le plafond, la tapisserie. Comme Laurent insistait, il fit, importuné, un geste indiquant une poussée violente.

—Des gens ! dit-il très haut; ils m'ont jeté dans la neige.

Alice arrivait juste avec des chaussons de grosse laine, qu'elle se mit à passer aux petits pieds bleuis, après les avoir essuyés d'une serviette bien chaude.

—Il vient de me parler, dit Laurent, et sais-tu ce qu'il dit ? Ils l'ont jeté dans le chemin, des gens. Pas moyen d'en tirer autre chose.

—Dans le chemin, ce pauvre innocent ? Peut-on avoir si mauvais cœur ! Et qu'est ton nom, chéri ?

L'enfant balbutia un mot presque inintelligible, mais qui ressemblait à "Cistus"

—Cistus ? C'est-il bien ça ? Et Cistus qui ? T'as un autre nom ?

Mais le mioche haussa les épaules et redit seulement :

—Cistus.

—As-tu faim ? reprit-elle. Il fit oui d'un grand signe de tête.

—Mon Dieu, Laurent, comme ça nous retarde ! Mais quoi, peut-on faire autrement ?

—On ne peut pas, Alice. Donne-lui à manger.

Elle le conduisit vers la table et découpa pour lui une tranche de tourtière, qu'il se mit à dévorer avidement.

—Il tremble encore : lui faudrait du thé chaud. Veux-tu que je lui en fasse une tasse ? ou bien veux-tu partir tout de suite ?

—Fais-lui une tasse de thé. Ça nous porterait pas chance de le laisser ici sans soins.

Elle mit la bouilloire sur la flamme et, en quelques minutes, elle eut le bol fumant, que Laurent fit boire au marmot en soufflant sur les cuillérées.

—Es-tu mieux, à c't'heure ? s'enquit-il.

—Oui, répondit Cistus.

Mais au même instant il pâlit, ses yeux chavirèrent, et il s'affaissa sur lui-même. Laurent le reçut dans ses bras.

—Bonne Vierge ! dit-il, le v'là sans connaissance !

La jeune fille se précipita. Ils le portèrent sur le banc-lit ; ils ouvrirent sa chemise et lui frottèrent les paumes des mains.

—Quelle malchance pour nous autres ! gémit Alice. L'heure qui avance ! Mais ce pauvre petit garçon ! Peut-être qu'il va revenir tout de suite.

Il demeurait sans mouvement, sans haleine perceptible. Ils lui glissèrent entre les lè-

vres quelques gouttes d'eau-de-vie qui ne causèrent qu'une inconsciente grimace.

Les minutes passèrent, anxieuses. L'horloge marquait maintenant une heure.

—Va-t-il mourir ? dit la jeune fille— Écoute, Laurent j'ai peur pour toi, j'ai peur qu'ils te surprennent ici. Et pourtant, je ne veux pas que tu t'en ailles. Nous sommes rendus trop loin. Reste à m'aider auprès du petit. Ne pensons à rien, faisons d'après notre cœur.

Ils continuèrent à réchauffer les membres de l'enfant ; mais lui semblait tombé dans un coma profond, et de temps en temps seulement un souffle, un battement des cils, trahissait un reste de vie.

—Laisse-moi m'en retourner, dit Laurent, on se reprendra plus tard. S'ils me voient, c'est de la misère pour toi.

Mais Alice s'obstinait : "Non, reste : on fait une charité. Disons le chapelet pour que le petit revienne."

Docile, il obéit et, sans interrompre leurs soins, tous deux se mirent à exhaler des Ave pressants. Les dizaines suivaient les dizaines. L'enfant gisait toujours, glacé et immobile, mais eux persistaient à prier. Ils ne regardaient plus l'horloge ; ils priaient, poussés par une force, voués à leur bonne œuvre, oublieux d'eux-mêmes, vaguement ré-

signés à tout.

Enfin, au bout d'un temps qu'ils ne mesurèrent pas, Cistus eut un sursaut, ses lèvres remuèrent. Puis il ouvrit lentement les yeux.

—Ils m'ont jeté dans la neige, murmura-t-il.

Ce fut une joie : "Dieu ! il revient !" — "T'es plus dans la neige à cette heure, petit homme, dit Alice tendrement, t'es avec du bon monde. Maintenant es-tu bien guéri ?"

Pour réponse l'enfant se dressa, jeta ses pieds hors de la couche et se tint assis sur le bord.

—Portons-le dans la chaise berçante, reprit-elle, pour qu'il se remette comme il faut.

—Je peux marcher, dit Cistus.

Il alla tout seul vers la chaise, s'assit, les regarda, mais pas un sourire n'effleura ses traits pâlis et minces.

—Écoute, puisque t'es bien, mon fils, on va te laisser à présent. Faut absolument qu'on te laisse. Tu veux bien ça, n'est-ce pas ? Mais d'autres vont venir tout de suite et ils prendront bien soin de toi.

L'enfant fit un geste insouciant :— "C'est chaud ici" dit-il. Elle se tourna vers son ami :

—Laurent, y a-t-il une chance ?

—Je pense que oui, dit Laurent. Je gagnerai du côté d'en bas, quitte à revirer par après. Comme ça on croisera pas les gens au retour de la messe.

Ils saisirent vite les habits, les paquets, et se dirigeaient vers la porte, quand Castor aboya, cette fois d'une voix amie, en agitant sa queue touffue. En même temps ils percurent un son affaibli de grelots.

—C'est trop tard, dit-elle effarée, les v'là dans une minute ! Cachons ces affaires-là vite. Laurent, ne te trouble pas, tiens-toi à côté de moi. Je te défendrai, je prendrai ta part.

La voiture entra dans la cour. La porte s'ouvrit après quelques secondes. Le père, la mère, Onésime et Thérèse entrèrent secouant leurs manteaux. Leur premier regard leur montra Alice avec Laurent près d'elle, et dans une chaise, un enfant étique qu'ils ne connaissaient pas. Sur la table, qu'éclairaient deux lampes, la nappe blanche reluisait, le réveillon offrait ses victuailles joyeuses.

Ils s'arrêtèrent, croyant rêver, leurs yeux errant sur cette énigme. Puis, l'aspect de Laurent éveillant un soupçon :

—Qu'est-ce que tout ça ? dit le père Corribeau. Qu'est-ce que tu fais ici, Laurent ?

Et qu'est c't'enfant-là dans la chaise ?

Alice, brave, s'avança.

—Papa, dit-elle, ce petit garçon était perdu, à moitié gelé le long du chemin. Laurent l'a rencontré et l'a mené jusqu'ici. C'était la maison la plus proche.

Tous se tournèrent vers le marmot et, curieusement, l'examinèrent. Mais soudain il dressa la tête et sa voix fluette s'éleva.

—Ça, c'est pas vrai, dit-il. Je me suis rendu ici tout seul.

Il se fit un silence profond. Pétrifiée sous le coup subit, Alice devint blanche comme un drap.

—T'entends ce qu'il dit ? reprit le père. Alice, m'as-tu fait un mensonge ?

Elle ne répondait rien. Laurent alors prit la parole.

—M'sieur Corriveau, dit-il, pardonnez-lui, elle cherche à m'excuser : mais moi, j'vas être franc avec vous. J'étais venu ici ce soir pour emmener votre fille. Elle était consentante ; c'était pour nous marier honnêtement et à l'église. Vous aviez été dur, m'sieur Corriveau, de nous refuser l'été passé. On s'aimait, voyez-vous, on ne pouvait pas se renoncer. On était pour vous faire savoir et pour vous demander pardon. Mais à c't'heure j'aime mieux tout vous dire. On

s'est mis trop en retard à soigner ce petit garçon-là. Sans lui, on serait déjà sur le chemin des lignes.

L'étonnement, puis la colère, avaient monté chez l'homme avec chaque mot de ce discours.

—Ah ! c'est donc le complot que tu manigançais ? dit-il. Venir nous voler notre fille tandis que nous serions partis ? Et toi, ma fille, tu m'aurais joué ce tour-là ? T'aurais suivi ce bon à rien loin de nous autres, quand je t'avais défendu ? Mais, pour certain, c'est lui qui ment. Il venait pour t'enjôler, n'est-ce pas ? tu l'as mis à sa place.

Alice maintenant sanglotait, la tête dans les mains. Elle prononça pourtant :

—Papa, c'est vrai tout ce qu'il dit. C'est pas un bon à rien, n'croyez pas ça. Je l'aime.

La mère Corriveau et Thérèse fondaient en larmes à leur tour. Elles allèrent vers Alice, cherchant à la calmer, et toutes trois gémissaient ensemble. Castor se prit à hurler tout bas sous le poêle. Seul Cistus assistait à tout d'un air indifférent.

Le réveillon attendait toujours. Les lampes jetaient une lueur douce sur la nappe éclatante. Les verres, les carafes scintillaient. Les plateaux continuaient d'inviter et de sentir bon.

—Le père, dit Onésime, veux-tu que je le flanque à la porte ?

Un instant un oui hésita dans l'âme agitée du bonhomme, mais il leva la main, redoutant ce nouvel éclat.

Il regardait autour de lui la scène lamentable et piteuse : tous ces êtres pleurant, noyés de chagrin, courbés sous ses reproches, n'osant même pas implorer sa grâce. Et c'était la nuit de Noël ! la nuit des cœurs unis, des volontés paisibles, qui verse la joie sur le monde ! Ils venaient d'écouter les Gloria et les cantiques. L'Enfant-Jésus leur avait souri dans sa crèche. Et ils étaient tous malheureux !

Cette table de famille, ils l'auraient entourée avec des propos et des rires. Ce serait maintenant un repas de deuil !

Cela le terrassait, il ne comprenait pas. La peine l'agrippait, lui aussi. Mais la vue de Laurent réchauffait son indignation.

Son regard vint tomber sur l'enfant inconnu. Qu'était cet orphelin ? Il ne disait plus mot. Pourtant dans ses yeux noirs semblait luire à présent une flamme de surprise, de reproche.

Les pleurs d'Alice coulaient toujours. Laurent se taisait, accablé. La vieille mère faisait à son homme des signes discrets et suppliants.

Il faiblissait. Son âme s'éclairait peu à peu. S'ils étaient tous si malheureux, c'était à cause de lui, à cause de son cœur dur, de son avarice et de son orgueil ! Il pouvait leur rendre d'un mot la paix, l'allégresse de Noël. Était-il donc méchant ? Il sentait s'agiter une mêlée de poussées contraires. Mais enfin il prit un parti.

—Laurent, dit-il, viens que je te parle.

Le jeune homme s'avança, craintif.

—Tu sais qu'au temps de Noël les pères bénissent leurs enfants ?

—Je le sais, m'sieur Corriveau. Par grâce, ne nous maudissez pas !

—Les pères bénissent, que je te dis ! Eh bien, mets-toi à genoux ; tu gagnes. L'Enfant-Jésus est contre moi.

Laurent tomba agenouillé. Mais Alice avait entendu. D'un bond elle fut à ses côtés. Ce fut sur leurs deux têtes que le vieux père posa ses mains.

—Va dételer avec Onésime, avant qu'on prenne tous une bouchée.

Et le réveillon rutilait, désormais d'accord avec tous. Il riait de toutes ses faïences, étalait ses brioches tentantes, épandait ses aromes appétissants.

Les deux gars revenus, tous s'attablèrent, l'âme allégée, débordante d'une joie plus in-

tense après ce sombre cauchemar. Les voix et les rires résonnèrent. L'intérêt, maintenant, allait vers le petit convive qui leur était donné si inopinément. Alice le fit mettre à sa gauche, Laurent ayant la droite, et pendant le repas on le pressa de mille questions. Mais sa mémoire semblait brouillée. Des gens l'avaient jeté dans la neige, c'est tout ce qu'il savait. Après bien des instances il ajouta : "des gens de par en haut." Il mangea ce qu'on lui servit, mais sans perdre sa mine renfrognée et distraite. On finit par juger qu'il était un peu simple, que quelque chose manquait à sa petite cervelle. Il n'en faisait que plus pitié. "On va le garder pour un temps, dit le père Corriveau. Ensuite, si on ne trouve pas à qui il appartient, on le mènera chez les sœurs, qui l'élèveront comme il faut."

Quand il fut temps de se coucher, Alice le conduisit dans la chambre des hôtes et lui prépara un bon lit. Elle lui lava soigneusement les mains et le visage. Elle lui ôta ses loques sordides et lui passa du linge qui avait servi autrefois à Onésime enfant. Puis, l'ayant bordé dans les couvertures, elle le baisa tendrement au front. "Cher petit, je t'aime bien, dit-elle ; c'est toi qui es la cause que les choses ont tourné au mieux." — Et, pour la première fois, un sourire indistinct, à l'expression lointaine, éclaira les traits de Cistus.

Le matin, toute la maisonnée se leva joyeuse, Laurent et Alice, naturellement, les plus heureux de tous. Une des premières pensées fut pour l'étranger orphelin. "Je vais aller voir, dit Thérèse, comment il a passé la nuit."

Elle revint au bout d'une minute.

—Il est levé, je crois, dit-elle, il n'est pas dans la chambre.

On monta voir. Elle disait vrai. On le chercha par la maison, explorant tous les coins, sans le découvrir. On fouilla le grenier, remuant les bahuts, les malles. Alors ce fut une stupéfaction. Qu'était-il devenu ? Avait-il eu l'idée baroque de s'échapper pendant la nuit ? Mais par où avait-il passé ? La neige était intacte au-dessous de la seule fenêtre qu'il eût pu franchir.

—Aurait fallu, dit Onésime, qu'il aurait descendu, traversé la cuisine, qu'il aurait ouvert la grand'porte et pris de suite le chemin battu. Mais je l'aurais entendu, j'étais couché dans le banc-lit.

—Pauvre petit fou, dit Alice, qui est encore à courir les chemins ! C'est-il pas à tirer les larmes ?

L'étonnement s'accrut quand on constata qu'il avait repris son accoutrement misérable. Le linge blanc qui l'avait couvert gisait sur le chevet du lit.

—Il avait qu'éq'chose dans la tête, ce petit-là, dit le père, c'était clair à voir ; mais c'est curieux tout de même qu'il ait pu se sauver comme ça. On va en entendre parler par les voisins qui l'auront vu.

Cette fuite leur laissait, malgré tout, un sens d'intrigue et de mystère.

Laurent mena Alice à la grand'messe, où tous deux épanchèrent d'enthousiastes actions de grâces. Ensuite ils décidèrent d'aller voir le curé pour les bans de leur mariage. Ils lui avouèrent simplement toute l'histoire de la nuit passée. L'incident du petit garçon parut le surprendre beaucoup.

—Et ce matin, dit-il, il était parti ?

—Non seulement ça, monsieur le curé, mais en venant à la messe, nous avons arrêté partout ; personne ne l'a reçu ni ne l'a vu passer.

—Il n'a pourtant pas pu s'envoler dans les airs ! Mais à ces mots il s'arrêta, une pensée frappant son esprit, et il réfléchit longuement.

Enfin, s'adressant à Alice :

—C'est à toi qu'il a dit son nom ?

—Oui, monsieur le curé. Il ne parlait pas bien franc, mais j'ai cru comprendre "Cistus."

—Es-tu bien sûre, dit le vieux prêtre, qu'il n'a pas dit : *Christus* ?

La Messe de Florent Létourneau



“Ils l'ont découvert à la fin à trois milles au nord de la réserve, dans une forêt de bouleaux qu'est la terre des Robert à c'te heure, à moitié gelé, dans un creux de roche...”

LA MESSE DE FLORENT LÉTOURNEAU

MON grand-père secoua sa pipe et reprit : — Les gens de Saint-Jovite sont chanceux. Des belles terres, des bons chemins, la malle tous les jours, les chars, et jusqu'à des autos pour aller se promener en ville. De mon temps, tout ça, c'était le bois. En deçà des terres neuves y avait trente-cinq milles de bois dru ; et plus loin, dame, on aurait rejoint le pôle nord sans rencontrer une éclaircie. C'était pas rare, l'hiver, en ouvrant sa porte, de voir un ours de sept pieds de long qui fourrageait sur la galerie ; ces bêtes-là, avec leur museau, débarraient les granges, et emportaient des quartiers de bœuf tout ronds. Et on bûchait, on hâlait des souches, on charriait, et on suait, je vous en répons. Y avait de la misère, et je sais pas ce qu'on serait devenus sans le bon Dieu et le curé Labelle.

On était pas des saints pour tout ça ; c'était mélangé comme partout. La majorité c'était du bon monde, mais y en avait sur le tas qui ne valaient pas cher : des gens venus de loin, des fois, pour de vilaines raisons. Moi, mes voisins c'étaient David Latour et

Philémon Sécette ; on s'est toujours bien arrangés, hormis une fois que j'ai mené David en cour pour une rigole qu'il avait passée sur ma ligne. Mais, à l'autre bout du rang, y avait un québecquois du nom de Florent Létourneau, qu'avait une fichue renommée. C'était un jeune homme brun, bien pris, proche de trente ans, pas marié. Il vivait tout fin seul dans une sorte de mesure pas plus grande, je vous mens pas, qu'un râtelier à vaches. Personne savait pourquoi qu'il avait gagné le Nord, mais c'était toujours pas pour faire de la terre neuve. Il s'était défriché un quart d'arpent, c'est tout, où ce qu'il semait une poignée de patates. Il chassait du matin au soir, c'était comme ça qu'il arrivait à vivre. Puis, il avait une bonne jument, il faisait des voyages pour les uns et les autres. Jamais il n'allait à la messe. Le curé l'avait entrepris sur la religion, mais autant piocher les galets ; notre saint père le pape lui aurait pas ramolli la tête. Le dimanche, qu'il disait pour ses raisons, c'était son meilleur jour pour le lièvre et la perdrix. Quoiqu'il ne voisinait guère, il s'était amouré de la petite Alma Latour, et c'était la seule place qu'il fréquentait. Les meilleurs morceaux de ses chasses étaient pour Alma, et s'il gagnait une piastre, elle était sûre d'attraper quelque fanferluche. La petite folle l'aimait étou, mais elle le disait pas : elle avait peur de l'avoir pour mari. Si par cas il la tour-

mentait, elle savait lui répondre : “Florent, quand t’agiras en chrétien, il sera temps de penser à ça.” Et malgré que, pour elle, il se serait fendu en quatre, il ne lui cédait pas, vu que c’était un homme obstiné.

Cet individu-là, la deuxième année qu’il était sur le rang, il lui est arrivé une affaire inimaginable, à vous redresser le poil sur le corps, qu’on en a parlé dans le temps jusqu’à Saint-Jérôme et Terrebonne.

C’était la veille de Noël au soir, et le monde, comme d’usage, se préparait pour la messe de minuit. Y avait de la neige pas mal et il ventait fort ; mais il faisait beau clair de lune, avec seulement quelques nuées dans l’Ouest. On a veillé un peu, puis, quand c’est venu sur les onze heures, on a attelé les carrioles, les femmes se sont greyées, et on a démarré les uns après les autres. Il fallait passer, comme de juste, devant la cabane à Florent. Quand le père Morrissette, qu’était avec sa bru, est arrivé en face, il aperçoit mon homme sur le pas de sa porte avec un fanal, et avec son fusil sur le dos. Il arrête son cheval. “Bonsoir, Florent, qu’il dit en riant, t’en vas-tu à la messe avec ta carabine ? Embarque donc avec moi, l’ami, t’as pas de meilleure chance.” — “Merci, que Létourneau lui répond, mais je m’en vas visiter mes pièges.” Deux, trois minutes après, v’là les Latour qui passent ; ils reconnaissent Létourneau dans le milieu du chemin. Alma lui

crie : "Florent, qu'est-ce que tu fais ? Viens-t-en avec moi à l'église." Il s'arrête, il a l'air de jongler un peu, vu qu'il était épris de la fille, mais à la fin il refuse : "Pas c'te fois-ci, ma belle, j'ai de l'ouvrage pour c'te nuit." Il passe plus de trente carrioles ; les premières voient mon fou enjamber les champs de neige, les autres voient son fanal se balancer de plus en plus loin du côté du bois. Je vous demande un peu l'idée de c't'homme, d'aller lever ses pièges la nuit, et la nuit de Noël encore ! Il s'était dit : "Ça va être une farce que je coure les épinettes pendant qu'ils sont à leurs cantiques." C'était un type dépareillé, qui faisait tout à rebours des autres.

C'a été comme ça un bout de temps, puis, tout d'un coup, v'là les nuées qui commencent à cacher la lune, v'là le vent qui s'é-mousse et la neige qui se met à tomber. Ça rempire petit à petit ; au bout de vingt minutes, c'était une brouille de première classe, une poudrerie affreuse qui picotait comme des alènes, un noroit à vous geler les os, et sur toute la campagne il faisait noir comme dans un four.

Ça nous inquiétait pas, nous autres : on était tous rendus et on jasait sur le perron de l'église. Mais Létourneau, pendant ce temps-là, se battait avec la bourrasque et, trop ordilleux pour lâcher, il continuait d'a-

vancer dans le bois. Il se fiait sur des remarques qu'il taillait aux arbres, et sur la Grand'Coulée qu'il calculait qu'était pas loin. Il avait marché un bon bout, de peine et de misère, quand tout d'un coup il bute sur un chicot abrié de neige, il s'étend tout de son long, son fanal va revoler à quatre pieds de lui. Quand il veut le ramasser, non seulement il était éteint mais toute l'huile avait renversé. V'là mon homme sans aucune clairté au milieu de l'épinettière. Il commence par sacrer, puis il voit qu'il faut qu'il s'en retourne. Il cherche à remonter ses traces : les traces sont effacées, la poudrerie l'aveugle, à toute minute il se cogne sur les troncs. Il se trouve écarté, monsieur, comme si c'était à cinquante lieues ; le nord, le sud, il reconnaît plus rien. Mais Létourneau, faut lui donner ça, c'était un homme brave. "C'est bon, qu'il dit, on se rendra quand même." Il se figure à peu près la ligne des terres, et se met à marcher aussi vite qu'il peut, sans voir plus loin que le bout de ses bottes et en défonçant à chaque pas. Il marche une demi-heure, il s'arrête, il remarque encore. Pour lors, il se trouve perdu dans une masse de fardoches, sous des milliers de bouleaux qui se touchent quasiment. C'est une brousse qu'il n'a jamais vue, il n'a pas d'idée où ce qu'il est et ne sait plus de quel bord virer.

Il ne prend pas la peur pour ça. "Y a qu'une chose à faire, qu'il se dit, trouver

quelque grosse roche, me mettre à l'abri derrière et attendre le matin." Il rôdaille à droite et à gauche ; puis, à force de chercher, il distingue un caillou qu'avait l'air haut comme une maison. Il commence à tourner autour ; juste, il remarque une place plus noire que les autres, qu'était un grand trou dans la roche. "C'est icite, il pense en lui-même, que je passe ma nuit : j'ai de la chance." Il fait un pas dans le trou, un autre ; il étend les bras devant lui sans rencontrer de mur. "C'est au mieux, qu'il se complimente, je sens plus une miette de vent ; seulement que je voudrais voir clair." Il cherche ses allumettes, pas rien. En trébuchant sur le chicot, la boîte avait sorti de sa poche. Il tâtonne encore deux, trois pas ; ç'avait l'air d'une manière de cave, vu qu'il ne se cognait nulle part. Tout d'un coup il lui semble qu'il aperçoit devant lui une lumière rougeâtre. Il se demande : "Qu'est-ce que c'est que ça ? Y a-t-il du monde ici ? Ça, ça serait curieux, par exemple." Il lui prend une souleur, mais tout de même il se décide ; il avance dret vers la clairté. Il avait pas fait plus de huit pas, y a une grande ouverture à gauche qui donne sur une voûte, et toute la voûte remplie de c'te même lumière, qu'on aurait dit qui venait d'un feu de forge ; mais il ne voyait ni feu ni forge, rien qu'une lueur égale, pas forte et juste assez pour distinguer. Il se trouve dans une caverne car-

rée, d'une vingtaine de pieds de long et de large, les murs tout couverts de frimas qui reluisait comme des petites étoiles. Il s'adonne à regarder à terre et, monsieur, qu'est-ce qu'il aperçoit ?

Au milieu de c'te grotte, éclairé par c'te lueur rouge, y avait un petit enfant couché sur une fourchetée de paille !

Il reste saisi, comme de raison. "Voyons, qu'il se dit, c'est-y le fret qui me donne la berlue ?" Il se frotte les yeux, il se secoue ; n'y a pas à dire, le petit était là : pas un bébé de plâtre ni de cire, un enfant en vie, qui grouillait.

Ça lui rappelle l'Enfant-Jésus couché comme ça dans la crèche des églises ; mais, à examiner celui-ci, il ne trouve pas qu'il ressemble à aucune image. Il avait sur la tête des petits cheveux crépus ; sa face toute maigrichonne était couleur de brique ; ses yeux avaient une drôle de reluisance, et son corps gigotait sans relâche, emmaillotté de langes tout noirs.

Florent restait là, hébété. "V'là un enfant, pense-t-il, qu'a pas l'air aimable ; ça me surprendrait qu'il aurait été baptisé." Il a envie de l'approcher ; mais par hasard il relève la vue et v'là autre chose qui le surprend. Au long de la roche du fond, assis sur leurs pattes de derrière, il voit deux

ours énormes, la tête ballante d'un bord, de l'autre, avec leurs langues pendantes, et un chat sauvage, à moitié pelé, qui montrait ses dents blanches entre ses babines écartées. Ces trois bêtes avaient l'air de le regarder en dessous. Il porte vite la main à son fusil, puis il se dit : "S'ils ne remuent pas, je m'en vas rester tranquille ; en tout cas, je n'avance pas plus loin." Pour lors il remarque comme un grouillement dans les coins ; et c'était des bêtes plus petites : des bêtes puantes, monsieur, peut-être bien une douzaine, qu'allaient et venaient sans faire de bruit.

"Qu'est-ce que tout ça veut dire ?" il se demande, "c'a pas l'air naturel ce qui se passe ici." En même temps, tout brave qu'il était, il commence à sentir une inquiétude. A ce moment, le bébé fait un cri ; et comme sur un signal, une masse de voix cassées, grêlées, fausses comme des crécelles, qui semblaient venir de partout sans personne en vue, entonnent une musique à rendre sourd. C'était un air bien connu qu'elles massacraient, et, au travers de leur tintamarre, savez-vous les paroles que Létourneau démêle ?

Nouvelle agréable,
Un démon charmant nous est né ;
C'est l'enfant du diable
Qui nous a damnés.

Les ours faisaient la basse à ce beau cantique avec des grognes épouvantables.

Ah ! pour le coup, je vous garantis, Florent sent une nuée de frémilles lui grimper tout le long des os. Il voit qu'il a été se fourrer en plein sabbat des diables occupés à singer la nuit de Noël. La peur le prend ; il veut se sauver ; mais c'est comme si ses pieds étaient vissés à des enclumes. Il reste là, monsieur, pas capable de bouger d'un pouce, et la sueur lui coule sur le corps. Mais c'était pas encore la fin.

A c'te heure v'là un homme et une créature qui sortent de je ne sais où et qui font leur entrée ensemble.

L'homme, le v'limeux diable plutôt, était un géant sans un poil de barbe, maigre comme un hareng salé, les yeux renfoncés, le nez croche, une vraie face de corneille, et la mine mauvaise et bourrue. Il portait un grand fouet, solide et laid à voir avec des mèches garnies de plomb. La femme, à première vue, c'était une belle grosse fille, belles couleurs, belle formance et tout ; — faut ça, vous comprenez, pour que les diablasses puissent tenter les hommes ; — mais pas besoin de regarder de près pour s'apercevoir qu'elle louchait, que son chignon était rapporté et qu'elle avait une livre de fard sur les joues. Probablement qu'en dessous elle était noire comme le charbon.

Les ours n'achevaient plus de grogner ; l'homme au fouet se tourne de leur bord : "Taisez vos gueules, sales bêtes, qu'il leur crie, ou je vous hache le cuir en courroies de bottes." Puis, en parlant à la diablesse : "Allons, guenon, fais ta simagrée."—"T'as pas à me bourasser, qu'elle réplique, monstre d'aigrefin, je sais ce que j'ai à faire." Elle s'approche du petit démon, lui fait une révérence, et elle était parée à se mettre à genoux quand elle aperçoit Létourneau à l'entrée de la cave, qu'était blême comme un drap, que les dents lui claquaient dans la bouche. Tout de suite, les yeux de la gueuse flambent comme des tisons, puis elle se met à rire et à faire des manières. "Quel joli homme !" qu'elle dit : "Viens donc que je t'embrasse, mon mignon chéri : tu ne sais pas comme je te trouve beau ! Tiens, mais c'est Florent Létourneau, du coin de la montée de Saint-Jovite ! Ah bien ! je te connais : tu m'as vue plus d'une fois sans le savoir. Comme t'es gentil de me rendre visite ! Alma Latour t'aime bien, je sais tout ça, mais moi, je t'aime dix mille fois plus, et je te veux pour mon petit mari ! Tu ne viens pas, mon cœur ? Bien, je vas aller t'embrasser moi-même."

Elle ne fait ni une ni deux, elle enjambe pardessus le marmot et elle s'en allait dret sur lui, monsieur, quand son partenaire l'arrête net d'un coup de fouet à travers les

jambes. "Pas de ça, fille perdue, qu'il rugit, t'es pas ici pour faire l'amour. Allons, rachève ta mômerie, adore l'enfant de Lucifer." L'autre lui répond, furieuse : "Je l'adorerai si je veux. Ah ! ah ! c'est pas à lui, d'abord : c'est pas le premier tour que je lui joue. C'est bon c'est bon, retiens ton fouet et puis regarde-moi faire."

Pour lors elle tombe sur ses genoux, et, les bras étendus, elle marmotte : "Fils de Satan, ou d'un autre, je t'insècre, je te réinsècre, je te griffe, je te ramougriffe ; rôti, bouilli sois-tu *in soecula soeculorum* !" En disant ça, prise de rage subite, elle pince le bébé de toute sa force et lui flanque une claque dans le visage. Le petit Satan ne fait qu'un saut ; il lâche un miaule à frissonner, s'agrippe au bras de sa mère et lui enfonce ses ongles dans la peau. Et alors l'homme, la femme, le poupon, les ours, le chat sauvage, et jusqu'aux bêtes puantes, se mettent à hurler comme des damnés qu'ils étaient tous.

Dire que pendant ce temps-là, monsieur, nous autres on était assemblés dans une belle église chaude, bien éclairée, parfumée d'encens ;—qu'on chantait des cantiques, tous d'une seule âme et d'un seul cœur, en compagnie de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-Jésus !

Quand le silence est revenu, Létourneau

pouvait juste se tenir sur ses jambes et il s'attendait à toute minute d'être envalé par un trou de l'enfer. Mais non ; il entend derrière lui la neige qui griche et des pas pesants qui se rapprochent. Il n'a que le temps de se ranger, et v'là trois chameaux qui s'avancent, qui passent à côté de lui et foncent dans la caverne en branlant leurs têtes et leurs bosses.

Les trois chameaux portaient trois nègres affublés de bonnets pointus, et un tas de gros sacs. Les trois nègres débarquent, font une manigance au petit diable ; puis un d'eux défait un des sacs, y pige une poignée de vieux sous et les fait rouler sur le sol. "Majesté, qu'il déclame, c'est un présent qu'on vous apporte de toutes les contrées de votre royaume. Ç'a pas l'air de grand'chose, mais ça vaut plus que ça ne paraît : chacun de ces gros sous a été volé dans un tronc d'église ou arraché aux orphelins et aux veuves." Là-dessus, le jeune Belzébuth se soulève et fait une risette, bien plutôt une grimace à rendre un chien malade.

Le deuxième moricaud s'approche : "J'ai mieux que ça," qu'il dit, et il tire de son sac deux ou trois vases d'or. C'étaient des calices, monsieur, et des saints ciboires que ces maudits-là avaient pillés, peut-être aux États ou en France ;—et il en avait une centaine ! L'héritier d'enfer, pour le coup, se tortille

sur sa paille et bat ses vilaines pattes en l'air.

La troisième face de suie s'amène : "Sire mon roi, moi j'apporte l'encens." Il déficelle son sac et, fuitt, il en sort une odeur capable de défuntiser un tanneur : un mélange d'œufs pourris, d'huile de castor, de graisse brûlée et de saleté de chat ; ça remplit toute la cave, et par en plus les bêtes puantes, en glapisant et gambadant, se mettent à agir toutes à la fois !

C'était le reste pour Létourneau : la minute que ce parfum-là lui rentre dans le nez et la gorge, il tombe à terre sans connaissance.

Quand on est revenus de la messe, le vent était tombé ; il n'y avait plus qu'une petite brume de neige. En passant devant chez Florent, le père Latour dit à sa femme : "Ce païen-là a manqué la messe ; c'est égal, je vas l'inviter à venir prendre un coup et manger une tranche de tourtière." Il débarque, il cogne à la porte. Après avoir cogné cinq, six fois, il s'aperçoit que mon homme n'est pas encore retourné du bois. "C'est curieux, ça, qu'il dit, il y a deux heures au moins qu'il est là ; j'espère qu'il ne s'est pas écarté rapport à la tempête. Faudra venir voir demain matin si tout est comme il faut." Le matin de bonne heure il se rend à la cahute :

personne. Il ne trouve que la jument qui piaffait dur dans l'écurie. Pour lors il réveille les voisins, et y a une dizaine d'hommes qui partent sur des raquettes et qui se mettent à battre le bois. Ils l'ont découvert à la fin à trois milles au nord de la réserve, dans une forêt de bouleaux qu'est la terre des Robert à c'te heure, à moitié gelé dans un creux de roche grand à peu près comme sa cabane. Ils l'ont porté chez le père Lator, lui ont donné de la boisson chaude et l'ont mis dans un lit. Du moment qu'il s'est réveillé, sa face est venue rouge comme une flambe ; il lui a pris une fièvre qu'il fallait deux hommes pour le tenir. Pendant trois semaines, monsieur, il s'est débattu contre la fièvre ; a fallu avoir le docteur, et sans la petite Alma qu'en prenait bon soin nuit et jour, c'est sûr qu'il ne s'en serait jamais réchappé. C'est comme ça qu'on a su, par bouts, tout ce qui lui était arrivé, parce que la nuit, voyez-vous, il parlait tout seul.

Comme de raison, il a marié Alma Lator ; mais je vous répons qu'après ça elle n'a pas eu à le tourmenter pour lui faire remplir ses devoirs. C'a jamais été un homme avenant, par exemple, ni trop pressé de payer ses comptes ; mais pour de la religion, il en avait. La nuit de Noël, surtout, on ne l'aurait pas retenu chez lui avec un attelage à quatre. Une fois que le curé d'ici était malade, ils sont partis, lui et sa femme,

à cinq heures du soir, et se sont rendus jusqu'à Sainte-Adèle pour entendre la messe de minuit. Mais je n'en dis pas plus long sur ce pauvre Florent : y en a icite qui l'ont connu.



Réri



"Il me montra d'un geste la mer, la ceinture des palmiers..."

R É R I

UNE mer de saphir pâle, transparente comme une source, déferlant sur des fonds de corail blanc ou rose, où se jouent des poissons de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Un roc de lave durcie dont les siècles ont fait un massif de verdure, étagé sur ses pentes la flore fougueuse des tropiques : les palmiers, les acacias, les bananiers, les pandanus, les lianes emmêlées et les fougères géantes. Un ciel d'une clarté de cristal et d'une sérénité d'alcôve, d'où le soleil semble étreindre la terre, où, la nuit, des étoiles inconnues à nos bords entourent la Croix du Sud de myriades de lampes festives. Une douceur molle de l'air chargé de tièdes effluves, trempé de pluies fines comme des rosées, charriant les parfums de fleurs étranges. Une race mystérieuse aux origines lointaines, belle comme les bronzes de Phidias, d'une sauvagerie souriante et douce, vivant à même les profusions de la nature, étrangère au travail, aux ambitions brutales, avec pour seules passions la musique, les fleurs et l'amour. C'est Tahiti, l'île enchantée, l'écrin des mers australes, le point

de cette planète où, dans l'ancien naufrage, semble s'être échouée la dernière parcelle de l'Eden.

Le paquebot qui, chaque mois, apporte à Tahiti les nouvelles, les clinquants et les vulgarités de l'Amérique, entrait dans la rade de Papeete. Et, pour l'important événement, toute la ville était sur les quais. Le môle, la levée, les hangars, même la plage à perte de vue, exhibaient un mélange de costumes et de traits cosmopolites. Car Tahiti est colonie française : elle a un gouverneur, des gendarmes, des douaniers ; le commerce y attire des marchands blancs et jaunes, et l'Europe, la Chine, la Polynésie y forment le plus bizarre assemblage. Les chefs de service circulaient dans leurs uniformes et leur dignité officielle ; leurs femmes, sous des ombrelles, étalaient les modes de Paris. Des commis anglais se tenaient, carnet à la main, auprès de montagnes de copra ; des Chinois en blouse surveillaient des charrettes chargées de bananes ; des Américains attendaient des connaissances de leur pays. Les natifs dominaient pourtant dans cette foule curieuse : les hommes, le torse nu, en groupes nonchalants et parleurs, ou bercés à leurs longs canots qu'équilibrent des balanciers ; les matrones avec des paniers de fruits ; les jeunes filles, vêtues d'éclatants *paréos*, chacune couronnée de feuillage et portant à l'oreille une fleur blan-

che ou rouge, invite symbolique aux touristes pour de coquettes aventures.

Comment un Canadien comme moi, un habitant des antipodes, venait-il ajouter à cet amalgame ? Car j'étais un des passagers du steamer *San Pedro* qui, à cette heure, glissait le long du quai et lançait ses amarres, enfin au terme d'un voyage de mille lieues. George Hamel et son âme instable étaient cause de ce paradoxe. Ce camarade de longues années avait, quinze mois plus tôt, cédé à son dégoût de nos cultures factices et de sa propre vie sans but. Il était parti, pour changer, vers l'autre bout du monde, aussi loin que possible des machines bêtes, des femmes cruelles et des conventions hypocrites. Depuis, il m'avait tant vanté les séductions de l'île lointaine, il m'avait tant pressé de l'y aller rejoindre, que j'avais enfin résolu d'y passer une vacance, avec l'idée secrète de le ramener avec moi. Je le reconnus sur le quai, et dès qu'il m'aperçut il s'élança vers la passerelle : l'instant d'après nous nous serrions la main. Il était maigri et bronzé, mais dans son œil luisait une flamme qui longtemps y avait dormi, sa démarche était leste et libre. Il me montra d'un geste la mer, la ceinture des palmiers, le couchant cuivré, fantastique : "Que penses-tu de ceci ?" dit-il. Mais déjà la foule se pressait autour des arrivants, prodiguant les ac-

cueils, les *yuranna*¹ de bienvenue. Les jeunes tahitiennes fleuries les abordaient, connus ou inconnus, avec des rires à leurs dents blanches. Hamel m'entraîna plus loin sur le quai, vers une pile de cordages où l'une d'elles se tenait assise, qui semblait l'avoir attendu. "Réri, dit-il, voici l'ami dont je t'ai parlé si souvent." Elle se leva avec une grâce aisée et esquissa une révérence. Elle paraissait avoir seize ans. Sa forme était menue, mais de lignes parfaites, son teint d'un brun très clair et sa peau d'une finesse et d'un velouté délicats. Ses cheveux tombaient sans contrainte sur ses épaules nues qu'ils encadraient d'une cape flottante. Ses traits avaient la beauté propre à cette race maorie, beauté qui, sans heurter nos concepts esthétiques, garde l'attrait du rare et de l'étrange. Ses yeux, larges et francs, regardaient bien en face. Un détail me frappa : elle n'avait ni fleur ni guirlande, et son pagne de soie bleue ne s'égayait d'aucun dessin. "Réri ajouta George Hamel, veux-tu bien dire à tes parents d'arranger une chambre de plus ? Nous vous rejoindrons à souper. Adieu, ce ne sera pas long." Ils se sourirent l'un à l'autre, et je crus saisir dans leurs yeux un éclair de tendresse. Puis Hamel m'emmena le long de la grand'rue, où déjà s'allumaient les lanternes chinoises, où les restaurants frituraient les crabes de

¹ Formule de salutation native.

mer, les *feis*, les fruits de l'arbre à pain, où dans les salles de thé commençaient les *himénés*¹ et les danses. Il m'expliquait le charme de cette terre unique, sa liberté des esclavages dont nous nous lions, son voisinage aux sources même de la nature. Puis, comme poursuivant une pensée : "Tu croirais à peine, me dit-il, l'histoire de cette petite : je te la dirai quelque soir. Je loge chez ses parents ; c'est là que nous serons ensemble." — "Et à ce choix, repris-je, taquin, la petite n'est pas étrangère ?" — "Peut-être, répliqua-t-il, mais ce n'est pas comme tu l'entends."

Et le soir, quand le grand silence fut tombé sur l'île endormie, à l'abri d'un palmier transpercé d'un rayon de lune, sous une brise qu'on eût dit soufflée du cœur des calices odorants, George Hamel me conta l'histoire de Réri.

"Cette enfant, me dit-il, était lépreuse jusqu'à l'année dernière. Lépreuse, mon cher, en un stage avancé ; rongée par tout le corps de dartres dévorantes ; ce visage, que tu vois maintenant si clair, et si gentil, n'est-ce pas, déjà envahi d'une gangue hideuse. Je te dis cela tout d'abord, pour que tu saches qu'il y a encore ici-bas ces prodiges, pourvu qu'on les cherche assez loin.

¹ Chansons.

Personne ne sait comment Réri avait contracté cette peste. Toute sa famille en est complètement exempte. Elle-même naquit sans aucun signe du mal, et n'en montra aucun jusqu'à l'âge de neuf ans. On croit qu'alors, par un contact fortuit, elle le gagna d'un de ces lépreux qui circulaient encore dans l'île à cette époque : depuis on les a isolés, et je te montrerai le campement où ils habitent. En tout cas, vers cet âge, la petite commença à voir s'enfler ses chairs, des humeurs noires couvrir ses membres, ses doigts se nouer, se raidir ; et quand ses parents inquiets eurent fait venir le médecin de l'amirauté, ils l'entendirent avec horreur déclarer que leur fille était lépreuse. Son père, qui travaillait au port et vivait bien à l'aise, prit tous les moyens concevables d'enrayer la contagion. Il essaya tous les remèdes natifs, tous ceux qu'ordonnèrent les docteurs ; il fit venir de France cette huile de chaulmoogra, qu'on disait sur ce point le dernier mot de la science. Après des mois de traitement le mal empirait sans relâche ; et la petite, qu'on avait nourrie de l'espoir de sa guérison, pleurait maintenant désolée, se lamentait d'être toute seule, de ne pouvoir courir au loin, de n'avoir plus d'amies avec qui jouer et chanter. Car on lui permettait de rester chez elle, mais à la condition qu'elle ne sortît jamais, tout au moins du jardin enclos, qu'elle s'interdît

toute société humaine. Tout le monde en prenait pitié, mais sans pouvoir rien faire pour elle. Ses compagnes s'arrêtaient devant sa fenêtre, lui faisaient des signaux amis, mais s'enfuyaient bientôt, saisies d'une terreur sourde. Quand Noël arriva, sa peine s'accrut encore. Noël, c'était le jour où après la grand'messe, les enfants se réunissaient pour des fêtes joyeuses, dansaient des rondes, se régalaient de bonbons et de gâteaux. Mais cette année, personne ne viendrait même la saluer devant sa vitre : ils seraient trop heureux ailleurs. Ses parents, très émus de son chagrin, eurent une idée touchante qui révèle bien l'âme affinée de ces demi-sauvages. Ils achetèrent la plus belle poupée qu'ils purent découvrir à Paapeete, et ils dirent à Réri : "Fillette, tu ne peux recevoir ici tes petites camarades, mais cette poupée, ce sera toi. Nous allons la placer sur la véranda, l'habiller comme une reine, et elle recevra à ta place. Tout ce qu'on lui dira, tu le prendras pour toi ; tu croiras que c'est toi qu'on baise et avec qui l'on joue. Tu vas voir comme ainsi tu auras nombreuse compagnie." Et la fillette s'était soudain calmée ; elle avait accepté cette substitution, elle la faisait réelle dans son âme enfantine, et souriait d'avance à sa rentrée dans le monde des humains.

Le matin de Noël, la poupée, dans une blanche toilette et couronnée de jasmin sau-

vage, attendait les visites sous la fenêtre de Réri. Sur une table auprès d'elle s'offraient des oranges et des mangues, des nougats, des tranches de taro. D'ingénieux joujoux chinois se balançaient à des ficelles. Ce fut, comme tu penses bien, l'éblouissement des petites filles à la sortie de la mission. L'une après l'autre elles s'approchèrent, et bientôt toutes ensemble entouraient la poupée, la caressaient, palpaient ses dentelles, lui adressaient des paroles tendres. Elles la prirent même par la main et dansèrent une ronde avec elle. Puis, s'attablant à son côté, elles lui firent sa part des bonnes choses. Réri, de derrière les carreaux, observait tous leurs actes, se croyait elle-même à la fête. De temps à autre on se tournait vers elle, mais cela ne lui plaisait plus : elle montrait du doigt son image, la nouvelle Réri, voulait qu'on s'occupât d'elle seule. Le lendemain, sa mère lui remit la poupée, mais elle pria qu'on la laissât à sa place sous le portique ; et toute l'année elle y resta, jouant le rôle de la recluse. On la connaissait maintenant, on lui jetait *yuranna* au passage ; si l'on voulait faire un présent à la petite malade, on le plaçait sur ses genoux. Et la Réri vivante était rassérénée, s'imaginait en son âme douce jouir du beau soleil, respirer l'air marin, tresser, elle aussi, des guirlandes.

Quand Noël revint, les parents, pour leur fille grandie, firent emplette d'une poupée

plus grande qui pût la mieux personnifier dans son existence de rêve. L'année suivante, ils firent de même : — et chaque année la poupée croissait, suivant la croissance de Réri. Celle-ci, de plus en plus, se croyait incarnée en elle. Pourtant son mal s'aggravait toujours. Il lui fallait maintenant recouvrir sa figure d'un voile pour que ses amies, même de loin, ne pussent voir les taches pitoyables. Et déjà elle marchait courbée, ayant peine à mouvoir ses joints difformes.

Elle était près d'avoir quinze ans. Alors on fut embarrassé de trouver, pour Noël prochaine, une poupée plus grande et plus belle que toutes celles qui avaient passé. On la chercha en vain dans les magasins de Papeete. Mais la femme d'un traiteur français en commanda une à Paris, et le paquebot l'apporta deux semaines avant Noël : une merveille aux traits fins et roses cerclés de cheveux d'or, pouvant parler, dormir, ayant presque la taille de Réri. Hélas ! la pauvre enfant ne lui fit pas le même accueil qu'aux autres. Aussitôt qu'elle la vit, elle fondit en larmes amères, et, sa mère la pressant d'expliquer son chagrin : "Je sais bien maintenant, dit-elle, que cette poupée ce n'est pas moi. Vois, ses yeux rient, sa peau est claire ; elle est belle, on l'admire : et moi je suis lépreuse et tout le monde me fuit. C'est fini

désormais, je n'aime plus ces poupées." Et elle courut en sanglotant s'enfermer dans sa chambre.

Rien ne put la tirer de ce désespoir. Réri avait perdu l'illusion bienfaisante et retombait dans toute sa misère. Ses parents aux abois ne savaient plus où se tourner. Une idée les frappa enfin comme une suprême ressource et, bien qu'ils fussent chrétiens, réveilla leurs superstitions natives. Tous les maux, toutes les infortunes, étaient causés par les esprits, les *tupapahous* malfaisants qui volent autour des toits par les nuits d'orage, qui sèment dans l'air les mauvais sorts, et que seuls les sorciers ont le pouvoir de conjurer. Si la vieille Tétua venait à leur secours, elle chasserait les maléfices, rendrait la santé à leur fille : car elle était connue pour les prodiges qu'elle opérait. Elle demeurait à Mataiea, dans un autre district de l'île : on lui envoya des offrandes de grains et d'étoffes pour qu'elle consentît à venir et entreprît la tâche ardue. Elle arriva un soir, s'accroupit devant l'âtre, et se fit raconter toute l'histoire de Réri. Après quoi, levant des mains de squelette : "Les esprits ont tout fait," s'exclama-t-elle, "ils sont puissants : il faudra toute la force des plantes et des paroles." Elle passa le lendemain dans les bois, sur la grève, et rentra portant un faisceau d'herbes et de racines qu'elle

infusa dans du lait de palmier. Elle en lava Réri, avec une psalmodie d'incantations plaintives. Puis, apercevant la poupée qu'on avait dressée sur un meuble : "Quelle est celle-ci ?" demanda-t-elle. On lui expliqua l'artifice qui avait si longtemps consolé la petite lépreuse. Elle saisit la poupée, l'assit sur ses genoux, et ses yeux prirent soudain une expression féroce : "Tu es Réri ?" dit-elle ; "c'est bien, tu es Réri ; tu n'es plus toi, tu es Réri, toute Réri, entends-tu ?" Et en même temps elle la piquait d'une longue aiguille par tout le corps. Puis elle la jeta rudement sur le sol de la case. "Vous la mettrez comme d'habitude, dit-elle, à votre porte la nuit de Noël." Et elle s'en alla sans un mot de plus.

Ce rite étrange les laissa tous inquiets, dans un effroi vague, et sans espoir bien défini. L'enfant n'en fut pas réconfortée. Je ne sais comment l'incident vint aux oreilles du père missionnaire. Il avait bien souvent prêché contre le recours aux sorciers, et fut peiné qu'on eût transgressé sa défense. Il fit mander les parents de Réri, et leur reprocha leur superstition. "S'il est, dit-il un pouvoir capable de guérir votre fille, ce n'est pas celui des démons qu'invoquent les *tahutahus*. Priez le Dieu du ciel, seul bon et tout-puissant. Faites une neuvaine d'ici Noël, et faites brûler un cierge à la Mère de Jésus. Si votre foi est assez vive, elle peut obtenir

un miracle". Ces braves gens, tout entiers à leur grand désir, suivirent l'avis docilement ; et chaque soir ils se prosternaient devant les saintes images et suppliaient de toute leur âme le Père suprême des chrétiens.

Le soir avant Noël, moitié par habitude, moitié par crainte de désobéir à la vieille Tétua, ils arrangèrent la poupée sur son trône au dehors et l'entourèrent des friandises accoutumées. Puis, après une dernière prière, ils se retirèrent pour la nuit.

Le soleil était déjà haut et dessinait sur l'avenue le feuillage dentelé des cocotiers quand les jeunes filles de la mission passèrent devant la case, revenant de la première messe. Réri, elle, ne s'était pas levée, et son siège cette fois restait vide sous la fenêtre. Voyant de loin la poupée neuve, toute la troupe s'élança pour lui faire fête. Mais au premier regard plus net qu'elles lui jetèrent, un cri terrifié s'éleva. Puis toutes s'enfuirent courant, se couvrant la face de leurs mains, comme si un spectre eût chevauché à leur poursuite. Elles dirent vite chez elles ce qu'elles avaient vu ; et bientôt un attrouplement se forma devant le logis, se tenant pourtant à distance et témoignant d'une violente surprise. Les parents de Réri, intrigués de cette commotion, sortirent pour en savoir la cause, et ils aperçurent à leur tour le spectacle inoui, horrible. La poupée était

là, sur son trône de fleurs, parée de ses robes élégantes ; mais son front, ses joues et sa gorge étaient couverts de plaques hideuses ; ses mains, ses pieds, étaient tuméfiés, tordus, portaient tous les signes de la lèpre ! Ils furent d'abord cloués sur place, puis leur première pensée fut de courir vers leur enfant. A leur brusque entrée dans sa chambre, Réri s'éveilla en sursaut : "Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ?" dit-elle. Mais sa mère l'ayant regardée, saisit d'un geste la petite glace pendue au mur et la lui plaça sous les yeux : "Vois ! vois !" cria-t-elle presque folle. Et Réri vit dans le miroir sa figure nette et saine, ses joues claires et son cou poli. Elle regarda ses mains, et tous les nœuds difformes, et toutes les dégoûtantes écailles, en avaient disparu. Elle sauta hors du lit, marcha, et tous ses membres avaient recouvré leur souplesse. Alors, ivre de joie, elle courut au dehors, se dressa devant toute la foule, et, reconnaissant les amies qui l'avaient souvent visitée : "Yuranna, Atahu ! Yuranna, Tiarri ! Voyez. je suis comme vous, je peux jouer avec vous toutes !"

Voici un fait, mon cher, plus absurde qu'une fable, et dont tout Papeete a été témoin. Tu comprends qu'un sceptique comme moi a enquêté, creusé tous les doutes ; mais l'évidence est absolue. Quand je suis arrivé ici, l'événement était dans toutes les bouches, avait eu la primeur du journal de l'île,

et j'avais sous les yeux l'objet même du prodige, la jeune et belle Réri qui n'a, tu l'as pu voir, rien de lépreux dans sa petite personne. Je me suis fatigué à chercher des explications ; voici quelle est ma théorie. Je crois qu'il se produit, en ces coins reculés du monde, parmi ces peuples primitifs, des faits mystérieux qu'ignorent complètement nos civilisations trop fières. N'est-ce pas dans cette île même, en certains bourgs lointains, que se pratique ce rite du feu, que tant de voyageurs ont décrit, qui est commun à toutes les îles du Sud, dans lequel des cortèges, pieds nus, s'avancent, chantant des hymnes, sur des cailloux rougis à blanc ? On dirait, vois-tu, qu'à mesure que l'homme assiège la nature, s'empare de ses ressorts, celle-ci l'abandonne à lui-même, lui retire son intervention directe. Ici elle est encore maîtresse, l'homme invoque son mystère, et elle l'étonne par des miracles. Dans le cas présent, il est vrai, on hésite entre deux puissances. Sont-ce les incantations de la vieille Tétua qui ont, par un phénomène d'envoûtement, transféré le mal de Réri à sa malheureuse poupée ? La démonologie du moyen-âge est remplie, comme tu sais, de faits analogues, quoique, le plus souvent, accomplis dans un ordre inverse. Ou plutôt les prières adressées au ciel, la foi pieuse de la neuvaine, ont-elles obtenu ce prodige ? A-t-il

eu pour auteur le divin thaumaturge qui guérissait les lépreux pendant sa vie terrestre ? La question paraît insoluble. On ne saura jamais si c'est Dieu ou le diable...

J'interrompis la thèse où mon ami s'était lancé.

—Et naturellement, dis-je, tu es amoureux de Réri.

—Amoureux ? Comme je le voudrais ! Cette enfant est délicieuse. Mais ni moi ni personne, mon cher, n'a le droit de l'aimer. Elle est aussi séparée du monde qu'elle l'était par son mal terrible. C'est une croyance ancrée parmi ces peuples qu'une fille que les dieux ont ainsi marquée d'un prodige, les dieux se la réservent, aucun homme ne peut la toucher. Réri est *tabou*, interdite. Elle peut rester mêlée à la foule humaine, mais comme une étrangère d'une essence à part. Elle le sait : la vieille Tétua a confirmé l'édit cruel en apprenant le succès de sa magie. De son côté le missionnaire la presse d'entrer en religion, lui dit qu'elle doit cela à Dieu, voudrait la faire *tabou* à sa manière. Quoi qu'elle fasse, sa vie est murée, scellée contre les joies du cœur. Voilà pourquoi son front est vierge de guirlande. Et n'as-tu pas remarqué qu'en te saluant tout à l'heure

elle ne t'a pas tendu la main ? Alors, tu comprends, le sentiment que j'ai pour elle, ce n'est pas de l'amour ; mais c'est une sympathie très douce : le culte qu'on aurait pour un être lointain, presque idéal, tombé des astres. Cette miraculée, pour moi, n'est pas une femme pétrie d'argile. Je me demande souvent si sa chair n'est pas illusoire ; si un fantôme subtil, ou une nouvelle poupée animée et charmante, ne remplace pas la lépreuse Réri. J'aurais peur, si je la touchais, de faire évanouir un rêve. Mais nous sommes excellents amis. Je l'instruis un peu, je l'amuse, et quelquefois je la protège. L'autre jour j'ai étendu raide un répugnant Chinois qui voulait l'engager pour sa maison de thé. Elle-même paraît m'être attachée ; elle me suit dans mes promenades ; une fois nous sommes allés ensemble jusqu'aux chûtes de Fautaua, une randonnée de quatorze heures. Je t'avoue qu'elle occupe ma vie, qu'elle y met un rayon intime qui achève de me gagner aux enjôlements de ce sol. J'ai des aventures passagères avec d'autres *vahinés* : mais celle-là !...

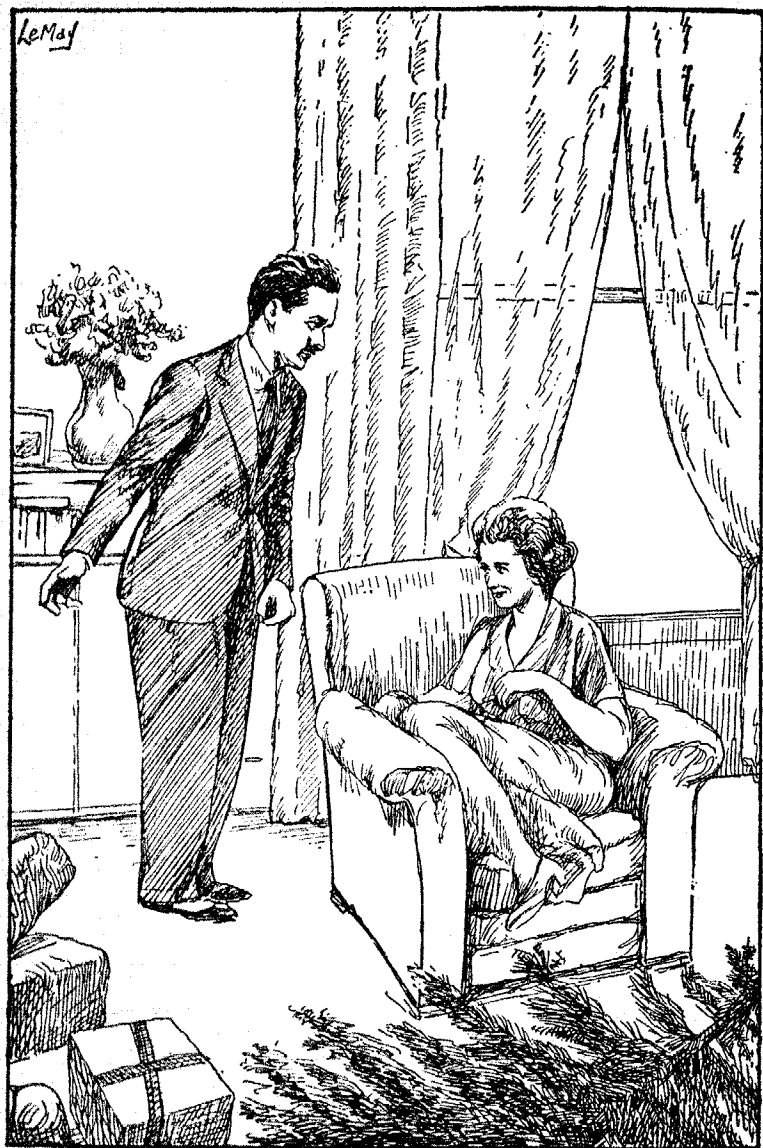
Nous revenions maintenant, sans plus discourir, par les sentiers bordés de mousses, tandis que tombait autour de nous, sur la forêt et sur la mer, la majesté de la nuit

tahitienne. Et, songeant à cette "sympathie" neuve, plus folle que toutes les autres, qui tenait mon ami captif, je me disais : "Pauvre isolé, *tabou* sans le savoir, pauvre errant au cœur tourmenté, tu seras donc toujours le George Hamel des vaines tendresses !"



La Comète

LeMay



"J'aimerais mieux, dit-il, travailler seul; mais pourtant si vous y tenez..."

LA COMÈTE

VOUS êtes le gérant de l'agence des Noëls Faciles ? s'enquit le banquier Van Dighen, lisant la carte que lui tendait un individu bien rasé, replet et suave.

—C'est cela même, monsieur. Nous voulons rajeunir cette bonne vieille coutume, l'harmoniser avec notre âge de méthodes progressives. Nous traitons à forfait pour des Noëls à domicile, réglés et arrangés par nous, qui évitent aux familles tous les tracassés inhérents à ces fêtes. Nous fournissons l'arbre de Noël, nous l'installons, nous le décorons ; nous le parons d'un choix de joujoux ; notre représentant mime Santa Claus pour les petits, leur distribue les jolies étrennes. Tout cela conduit avec tact et dans une atmosphère intime. Au bout de la semaine, nous ramassons arbre et clinquants, balayons les brindilles sans laisser une poussière, et rendons votre appartement à sa propreté reluisante. La famille a joui de tout sans avoir à lever un doigt.

—Votre idée est curieuse, dit le banquier, mais au fond qu'est-ce qu'on y gagne bien ?

—Oh ! monsieur, songez donc à l'ennui des achats, des préparatifs ! Ces bazars étouffants, crevant de cohue, qu'il faut assiéger pour le moindre bibelot ! L'embarras de choisir sans être sûr que les mioches seront contents ! Il faut s'y prendre un mois d'avance, et vous savez qu'on en reste ahuri. Puis la corvée de monter cet arbre, de le couvrir de bulbes, de pendants, de banderolles ; toute la soirée y passe, et quand minuit arrive, papa et maman n'en peuvent plus ; mais il faut encore s'agiter, se rendre intéressant, jouer le Père Noël. Sans compter, reprit-il comme en confidence, que les jeunes d'aujourd'hui sont finauds, qu'ils vous reconnaissent à la voix, à la démarche ; mais un Santa Claus étranger, ça les démonte complètement.

Le gérant des Noëls Faciles était bien tombé. M. Van Dighen abhorrait le magasinage, la course aux cadeaux, et surtout l'habillage de l'arbre de Noël. C'était un homme d'affaires qui aimait sa famille, mais le lui témoignait surtout en lui gagnant beaucoup d'argent. Il était peu démonstratif, redoutait les dérangements, et préférait son fauteuil et son cigare à toutes les aménités sociales.

—Il y a du bon dans votre plan, reprit-il, je suis tenté de l'essayer. Quels renseignements vous faut-il ?

—Simplement combien d'âmes dans votre famille, et le genre de cadeaux que vous souhaitez.

—Eh bien ! j'ai ma femme, ma belle-mère, une fille de dix-sept ans et un petit garçon de six. Je puis me charger des adultes, ou ma femme y verra ; mais choisissez pour le mioche quelques beaux joujoux. Entre autres, il veut un pistolet, un automatique : trouvez-lui quelque chose qui ait l'air bien féroce. Et, tenez, pour la fille aussi, quelque bibelot de surcroît, une jolie broche peut-être : ce sera une surprise pour tous. Quant au reste, faites à votre idée. Et que le tout ne dépasse pas cent cinquante dollars.

—C'est entendu, monsieur, comptez sur nous absolument.

En effet, le 24 décembre, vers deux heures de l'après-midi, un camion chargé s'arrêtait, avenue des Pins, devant la somptueuse demeure du banquier Van Dighen. On en voyait surgir un sapin verdoyant flanqué de paquets et de boîtes. Un grand jeune homme, bien fait, en paletot gris-bleu, en descendit et pressa le bouton de la sonnette.

La bonne se trouvait à cette heure en commissions de par la ville : Mlle Van Dighen elle-même vint ouvrir. Un regard lui montra le but de cette visite.

—Envoyé des Noël's Faciles ? dit-elle.

—C'est bien ça, mademoiselle. Puis-je entrer pour l'installation ?

—Bien sûr : vous étiez attendu.

Elle lui fit monter l'escalier feutré de moëlleux tapis, l'introduisit dans le grand salon aux dalles de marbre et aux panneaux sculptés.

—Tout le monde est sorti, dit-elle, mais je suis au courant. Vous venez nous livrer un Noël sur commande, complet et garanti, avec un paquet de surprises. Ça va être pour le moins curieux. Eh bien, voici l'endroit. Vous placerez l'arbre, je suppose, juste en face de cette cheminée. Et si ça ne vous fait rien, je reste à vous regarder faire. Ça m'intéresse de voir comment vous arrangerez tout ça.

Le jeune homme eut un sourire froid qui ressemblait à une grimace.

—J'aimerais mieux, dit-il, travailler seul ; mais pourtant, si vous y tenez...

—Ah ! c'est tout le cas, reprit-elle, que vous faites de ma compagnie ? Vous n'êtes pas très gentil, dites donc. Mais enfin vous me permettez.

Elle s'était déjà installée dans un des grands fauteuils et allumait une cigarette. Car Hélène Van Dighen était une personne très moderne, très naturelle d'allures, et qui

toujours, en tout, agissait comme il lui plaisait. Radieuse d'ailleurs de fraîcheur et de vive jeunesse, dans un négligé ondoyant d'où saillaient ses bras roses et sa tête blonde et mutine.

—Je descends chercher le sapin, dit l'employé des Noël's Faciles.

Il remonta bientôt, portant la verte pyramide, dont l'odeur balsamique emplit aussitôt toute la salle. C'était, certes, un arbre de choix, étageant en cercles parfaits ses rangées de ramures hérissées d'aiguilles miroitantes. Dressé devant la cheminée, son faite toucha l'or du plafond. Puis les divers colis s'étalèrent à leur tour sur le parquet ; les uns emplis de lampes multicolores, d'autres bondés de boules de toutes dimensions, de pendants de toutes formes, d'autres encore contenant les poupées minuscules, le fil d'argent et les paillettes de neige. Le jeune homme commença à disperser le tout dans la dentelle des branches, et la verroterie lança par le salon, à la demi-lumière, des éclairs vifs, des pointes métalliques, des flammèches bleues, vertes et rouges. Son travail cependant marquait quelque embarras, une lenteur hésitante, une absence de technique que remarqua bientôt Hélène.

—Combien d'arbres, s'enquit-elle, avez-vous décorés comme ça ?

—Oh ! pas beaucoup, dit-il, ce n'est pas mon réel métier.

—Eh bien, cela se voit. On ne met pas ainsi les boules de même couleur tout à côté les unes des autres : on alterne, on varie. Tenez, laissez-moi vous aider.

Elle déposa sa cigarette et, s'approchant de l'arbre, se mit sans gêne à transporter les boules, à les grouper dans une harmonie de couleurs. Ce fut elle qui dès lors dirigea le travail, et le décorateur novice n'eut plus qu'à observer ses ordres, lui passant les objets qu'elle disposait à son caprice. Il se tenait sur la réserve, peu empressé et peu loquace.

—C'est vous qui allez faire Santa Claus ? demanda-t-elle.

—Oh non, ce soir, je ne serai pas ici du tout.

—C'est dommage, je paierais pour vous voir avec cette grande barbe. A propos, il paraît qu'il y a une surprise pour moi ?

Il lui jeta un regard oblique.

—Cela se pourrait bien, dit-il.

—Qu'est-ce que c'est ? dites-le moi. Je connais mes autres étrennes. C'étaient de grands secrets, mais on n'a pas des yeux et des oreilles pour rien. Papa me donne un collier de perles, maman une montre-bracelet et grand'mère une toilette d'argent. Voyons, quel est votre cadeau ?

—Ça, mam'zelle, je ne peux pas vous le dire, c'est tout-à-fait contre mes ordres ; mais vous serez surprise, c'est sûr.

—Vous croyez ? rien ne me surprend. Ces colifichets, vous savez. Je vais vous dire ce qui me surprendrait, ce qui vaudrait la peine. C'est si Santa Claus, par exemple, m'apportait un charmant jeune homme qui se jetterait à mes pieds, qui me dirait que je suis belle, qu'il m'aime à la folie ; vous savez, comme au cinéma. Ça, ce serait une vraie étrenne. Mais les parents ne pensent pas à ces choses. Croiriez-vous qu'à mon âge je n'ai pas eu un amoureux ? Il faut que j'attende, paraît-il, que j'aie fait mon début. Mais moi, je serais prête à débiter tout de suite. Rapportez cela, tenez, aux Noël's Faciles.

L'employé, pour le coup, se dérida et se mit à rire.

—C'est pas bien dans notre ligne, dit-il, mais si on avait su, on aurait pu arranger ça. Et j'aurais demandé à accompagner Santa Claus.

—Vous feriez aussi bien qu'un autre, reprit-elle, le toisant. Vous n'êtes pas mal de mine, vos yeux me plaisent assez. Seulement, vous n'êtes pas expansif.

En ce disant, elle s'éloignait à reculons, voulant juger de l'effet d'ensemble de l'arbre miroitant, dont la parure semblait complète. Mais soudain, frappée d'un oubli :

—Où est l'étoile ? dit-elle. |

—L'étoile ? quelle étoile ? fit-il avec surprise.

—L'étoile des Mages, pardi : un arbre de Noël a toujours son étoile.

—Ma foi, je n'ai pas vu d'étoile dans notre assortiment. Elle est peut-être au fond d'une boîte.

Ils la cherchèrent ensemble, remuant les papiers et la sciure.

—Pas d'étoile ! dit-elle consternée. Ça ne peut pas aller comme ça. Une étoile, voyez-vous, c'est la vie de l'arbre ; c'est le signe que le Christ est né, et la bonne chance, et tout. Il en faut une absolument.

—Je voudrais vous contenter, mam'zelle, mais vous voyez qu'il n'y en a pas. Ce que je pourrais faire serait de m'en procurer une. Je connais le magasin où l'on vend des étoiles.

—Faites donc ça pour moi, mon ami. Et prenez-en une grande, une belle. Revenez vite : je serai ici.

Le jeune homme obéit, haussant les épau-

les, monta dans sa voiture et, dix minutes après, reparaisait avec une boîte qu'il ouvrit avec précaution. Mais ce qu'elle contenait, ce n'était pas une simple étoile. L'astre pentagonal, argenté, était imposant et superbe ; mais il portait en plus une queue de rayons épanchus qui flamboyait, pareille à une rivière de diamants.

—Ce n'est pas une étoile, s'exclama la jeune fille, battant des mains, c'est une comète ! Mais ça n'en vaut que mieux. Une comète, voyez-vous, ça présage des mystères, des choses merveilleuses. Mettons-la tout en haut de l'arbre, ce sera le bouquet.

Au faite du sapin festival l'astre mystique se posa, ruisselant de feux, illuminant la salle d'une lueur lactée, irréaliste.

—Mon ouvrage est fini, dit le jeune homme, et je m'en retourne. A onze heures et demie le Père Noël se présentera, apportant les cadeaux, y compris la surprise pour vous. Placez, de votre côté, sur la cheminée toutes les autres étrennes, pour être distribuées ensemble. Recommandez à la famille de mettre le petiot au lit et de ne pas l'éveiller avant le signal.

—C'est bien, monsieur Mystère ; je vous en veux d'être si discret, mais je vous souhaite tout de même un Noël excellent, heureux.

Elle lui tendit la main, sans remarquer l'éclair singulier, un peu triste, qui traversa, en la serrant, les yeux de l'artiste apprenti.

La famille Van Dighen était, vers les onze heures, assemblée dans le grand salon que dominait l'arbre enrubanné. La femme du banquier, belle personne d'allure distinguée, et sans un cheveu gris, lisait assise dans un fauteuil. L'aïeule, sur un divan, causait avec la vive Hélène. Le banquier, impassible, fumait son cigare, en songeant vaguement au travail de l'année finie.

A onze heures et demie précises, un bruit de grelots résonna. Hélène, courant à la fenêtre, annonça gravement :

—Voici le Père Noël !

C'était lui. Il entra, merveilleux dans son froc d'hermine bordé de velours rouge, constellé de paillettes, sa longue barbe neigeuse retombant jusqu'à sa ceinture. Un assistant l'accompagnait, en costume d'Esquimau : masque au nez écrasé, veste de peau de renne, hautes guêtres à courroies. Des paquets de formes diverses s'étageaient sur ses bras tendus.

Il y eut un instant de silence amusé. Puis, ayant salué, le Père Noël prit la parole.

—Le grand Esprit des régions du Nord, dit-il, m'envoie comme il l'avait promis, ha !

ha ! Bonne fête à ces messieurs et dames. Je vois que l'arbre est tout dressé : venons-en aux derniers arrangements. J'aperçois ici les cadeaux déjà reçus par la famille et ceux qu'elle va échanger ce soir. Je les étalerai d'abord sur cette cheminée. Ensuite je débellerai les surprises que j'apporte moi-même. Nous suspendrons le tout à l'arbre ; et alors seulement nous réveillerons le petit.

Ce disant, il marcha vers la cheminée, et défilant un coffret qu'il prit au hasard, il l'ouvrit en lisant l'inscription qu'il portait :

—Voici, dit-il, un peigne avec cinq diamants que j'offrirai bientôt à Madame Van Dighen de la part de son cher mari. Voici, continua-t-il, ouvrant un autre écrin, une épingle en platine que recevra M. Van Dighen de sa dévouée belle-mère. Voici un collier de vraies perles, cadeau de son papa, qui fera plaisir à Mlle Hélène. Pour Mademoiselle aussi, cette montre-bracelet ornée de rubis, avec les souhaits de sa mère.

Tour à tour il tira de leur enveloppe tous les présents, ceux de la famille et ceux, plus nombreux encore, reçus de parents et d'amis. Chaque bijou, chaque bibelot, suspendu au bout de ses doigts, miroitait un instant aux feux des candélabres, était ensuite rangé soigneusement à côté des autres.

L'assemblée regardait, intéressée à ce dé-

ballage, curieuse de ce qui allait suivre ; mais la moqueuse Hélène pouffait :

—Ce qu'il est rigolo ! murmurait-elle à sa grand'mère ; il fait l'article comme un en-canteur.

—Maintenant, dit le Père Noël, c'est le moment de nos surprises. Passe-moi, Koyakuk, une de ces boîtes à nous.

Il sortit d'un carton que l'Esquimau lui présenta un sac de toile qui semblait vide et qu'il secoua en le dépliant.

—Ce sac, dit-il, peut vous mystifier, mais l'usage vous en sera clair bientôt. L'autre boîte, Koyakuk.

A peine eut-il levé le couvercle de celle-ci qu'une surprise des plus étranges fit bondir en sursaut la famille Van Dighen.

Deux revolvers polis, luisant de leurs fauves aux jets des bulbes festives, jaillissaient de cette boîte, étaient braqués sur eux aux mains des deux agents de la firme des Noël's Faciles. Et une voix, non plus caressante, mais autoritaire et brutale, leur jetait l'ordre : "Haut les pattes ! Allons, ouste, et plus vite que ça !"

La stupéfaction fut telle tout d'abord que personne ne bougea. Tous restaient ahuris, impuissants à comprendre, paralysés sur place. Mais la voix surgit de nouveau :

—Haut les pattes, que je vous dis ! Et c'est la dernière fois.

En même temps le bonhomme Noël bondissait, menaçant, devant le banquier et sa femme, tandis que Koyakuk couvrait de son arme la grand'mère et la jeune Hélène.

Ils obéirent alors, le banquier lentement, conservant son sang-froid, la vieille dame et sa fille avec la hâte de la terreur. Seule, Hélène Van Dighen ne bougea pas. Et devant le canon brandi, lui touchant presque la figure :

—Je ne veux pas, dit-elle ; je lève les bras quand ça me plaît.

Les deux apaches se regardèrent, hésitèrent un instant devant cette audace imprévue. Mais enfin le premier reprit :

—Je m'en fiche, la petite, on te passe le caprice ; mais gare si tu remues ! Allons, Lantier, fais bonne garde.

Et, laissant au compère la surveillance des lieux, le très digne Père Noël se mit à faire glisser dans le sac de toile tous les cadeaux étalés sur la cheminée. Le collier de vraies perles, le peigne à diamants, la montre-bracelet, la toilette, la jarretière ornée d'agates, l'épingle cerclée de rubis, l'éventail, les gants de Suède, les couteaux de vermeil, le porte-cigare d'or, le camée florentin, la cassolette

indoue, jusqu'aux cravates et jusqu'aux boutons de manchettes, tout y passa sans exception.

La famille Van Dighen assistait, impuissante, à cette scène inouïe. Cependant son âme outragée s'éveillait peu à peu. La vue de ces bandits sous ces masques de fête, profanant cette soirée vouée à la paix, à la joie, suscitait une protestation intime. En face de ces rameaux baignés d'effluves mystiques, ce brigandage prenait l'horreur d'un sacrilège. Ces revolvers portaient comme un défi diabolique à tous les souvenirs, à tous les symboles révévés, niaient le Christ, la Vierge, la foi de tout un monde. La honte d'une telle impiété soulevait ces gens à l'égal de la perte de leurs cadeaux. Ce fut bien pis quand Santa Claus, enfournant la dernière étrenne, prononça d'un ton de sarcasme, dans un rire insultant qui secoua sa barbe blanche :

—Faut bien qu'chacun ait son petit Noël ! A présent, reprit-il, amenez les breloques et le comptant que vous portez sur vous.

Il marcha droit vers le banquier, qui tira de ses doigts des bagues, et de ses poches un chronomètre et un rouleau de billets de banque.

—Voici, dit-il très froidement : vous êtes une dégoûtante canaille.

—Eh ! pas de ça, mon vieux, fit l'apache menaçant. Mais l'injure l'avait pris à l'improviste et cinglé comme un coup de fouet.

Madame Van Dighen à son tour ôta de son cou des colliers, de ses poignets des bracelets de prix.

—De quel droit, dit-elle indignée, osez-vous faire pareil scandale, gâter le Noël de mes enfants ? Il n'y a pas assez d'autres jours pour exercer votre sale métier ? Si vous croyez que ce beau coup vous portera bonheur ! Dévaliseurs de l'arbre de Noël : quelle honte !

Et elle lui jetait en parlant les bijoux et les pierres précieuses, qu'il attrapait sans répliquer, vaguement confus.

Après quoi il reprit son automatique, tandis que l'Esquimau recueillait le tribut de la vieille grand'mère. Mais elle aussi protestait ferme :

—Si votre mère vous voyait ! se récriait-elle. Il faut être pire qu'un réprouvé pour agir comme vous faites. De mon temps vos pareils se balançaient au bout d'une corde.

Le sapin de Noël dominait toute cette scène en un contraste absurde et grotesque, souriant à cette violence, lui prêtant sa gaieté, mettant dans ces yeux indignés des reflets colorés, comiques.

L'Esquimau se tourna enfin vers Hélène Van Dighen, tendant la main d'un signe impératif. Mais elle, pour toute réponse, avant même qu'il pût s'y attendre, s'était lancée sur lui et lui avait, d'un tour de main, arraché son masque. Et alors apparurent les traits d'une figure connue, celle du décorateur de l'arbre, de son aide de l'après-midi.

— Ah ! c'est toi ? fit-elle, méprisante. Je m'en doutais. Bel artiste, vraiment ! Et c'est ça la surprise que tu me réservais ? Moi qui t'imaginais gentil ! Voleur, Esquimau, va !

Et, rapide comme l'éclair, elle lui plantait sur la figure deux gifles solides et sonores.

Le Père Noël avait bondi. "Je tire !" rugit-il. Mais, sur un geste du jeune homme, il resta seulement le doigt sur la gâchette, l'arme pointée vers la jeune fille.

Il y eut un silence tragique. Les bandits, c'était clair, étaient désemparés par la résistance unanime de ces êtres, même impuissants. Ils ne s'étaient pas attendus à cette réprobation morale. Leurs victimes, d'ordinaire, n'aimaient pas à se faire dévaliser, mais n'y mettaient pas de leçons. L'indignation qui les accueillait ici leur semblait anormale et exorbitante ; ils hésitaient à la braver, à payer d'audace.

Pourtant l'impasse restait périlleuse. Le

revolver tendu menaçait toujours. Mais à ce moment même la porte du salon s'ouvrit sur une apparition fantasque.

Le marmot, le petit Henri, l'héritier Van Dighen s'y encadrait.

Réveillé par l'éclat des voix, descendu à tâtons de la nursery, il était là, tout blanc dans sa chemise de nuit, pieds nus, tête ébouriffée, mal conscient encore, ébloui du flot des lumières et se frottant les yeux.

Puis bientôt il distingua l'arbre ; il vit la famille assemblée ; il vit le Père Noël en son costume connu, et, dans sa main, ce précieux joujou, ce bel automatique qu'il avait souhaité si fort ! Et d'instinct il courut à lui avec un cri de joie, le saisit aux genoux, enlaçant sa robe argentée :

—Père Noël ! Père Noël ! donne-le, donne-le moi vite !

Le silence pesa, si possible, encore plus écrasant. Chez les deux compères stupéfaits c'était l'embarras, la colère ; chez les autres, pitié et terreur.

Mais, sans rien remarquer, le petit répétait :

—Donne vite ! Je savais bien que tu l'apporterais.

Et il tirait le Père Noël par les pans de

l'hermine, se cramponnait aux franges de sa ceinture.

L'attente devenait intenable. Le bandit sentait tous les yeux rivés sur lui, conscients de sa gêne, épiant ce qu'il allait faire. Ceux d'Hélène, par éclairs, se détournaient vers Koyakuk démasqué et piteux, le foudroyaient de leur dédain.

Le banquier seul recouvrait son calme, et nul ne remarquait, dans la confusion ambiante, qu'il tirait doucement un carnet de sa poche, y écrivait deux mots, et glissait le feuillet par la fente d'une fenêtre toute proche et légèrement soulevée.

Mais le mioche reprit, subitement distrait :

—Et le bel arbre ! Toutes ces boules et toutes ces images ! C'est toi aussi qui les a apportées ? Et en haut, qu'est-ce qu'on appelle ça ?

Machinalement l'apache leva les yeux et, pour la première fois, il aperçut sur l'arbre l'astre étrange qui le dominait. Cela lui donna un sursaut. D'où venait cette comète dont il ne savait rien ? Comment était-elle là, projetant ces rayons d'une blancheur crue, presque sinistre ? Elle semblait le fixer, le montrer du doigt, tourner vers lui le tremblotement de ses feux. Était-elle descendue pour lui de quelque monde occulte ? Comète, signe de malheur, qu'est-ce qu'elle lui

voulait ? Oeil blafard qui le surveillait, qui le dénonçait comme les autres ; était-ce le regard de quelque puissance irritée ? Ce mystère l'intriguait, l'inquiétait et, comblant la tension qui déjà possédait ses nerfs, achevait de lui enlever toute énergie, toute assurance.

Enfin il n'y tint plus. Il abaissa le bras qui pointait l'arme dangereuse et se mit à en retirer, une à une, toutes les cartouches. Puis il la tendit au gamin toujours suspendu à ses guêtres :

—Eh bien ! oui, petiot ; le voilà, ce joli fusil ! Tu vois que Santa Claus ne t'a pas oublié.

En même temps un rire bon enfant sortait des flocons de sa barbe.

—L'Agence des Noël's Faciles, dit-il en se frottant les mains, aime à donner à ses clients des surprises, de réelles surprises. Avec nous, pas de ces Noël's sans incidents, sans caractère. C'est pour moi un plaisir de voir avec quel goût vous avez suivi nos efforts. Maintenant complétons la fête par une dernière chose merveilleuse.

Il s'empara du sac de toile gisant à ses pieds et, en tirant au hasard un magot chinois :

—Avez-vous cru, dit-il, que nous voulions

vous déposséder d'une si remarquable sculpture ?

En même temps il posait l'objet sur le manteau de la cheminée. Et tour à tour sortirent du sac le collier de vraies perles, le peigne à diamants, la montre-bracelet, la toilette, la jarretière ornée d'agates, l'épingle cerclée de rubis, l'éventail, les gants de Suède, les couteaux de vermeil, le porte-cigare d'or, le camée florentin, la cassolette indoue, jusqu'aux cravates et jusqu'aux boutons de manchettes. Tous les cadeaux sans exception s'étalèrent sur la cheminée ; et l'arbre de Noël, lançant des feux de toutes ses branches, les fit rutiler de nouveau de reflets mobiles et rieurs.

Vraiment cela redevenait une fête de famille. Les nerfs se détendaient. Un délicieux soulagement relâchait les cœurs. Le Père Noël, debout près des étrennes resplendissantes, reprenait ses traits vénérables, était réinstallé dans son rôle bienfaisant. On lui pardonnait presque le grave oubli où il était tombé. Si bien qu'Hélène, retrouvant sa nature taquine et s'adressant au faux Esquimau avec la moitié d'un sourire :

—Laissez-moi voir, commanda-t-elle, ce bijou d'arme que vous avez. C'est bien le moins que je tâte ma surprise.

Il hésita pour une seconde, puis, comme

piqué au jeu, lui présenta l'automatique, qu'elle se mit à examiner curieusement, à retourner entre ses doigts.

Le petit Henri, lui, gambadait autour du sapin, cueillant au branchage des nougats et des prunes confites.

M. Van Dighen seul gardait une attitude rigide, surveillait la croisée, semblait attendre quelque chose.

Et en effet, à ce moment, un coup de sonnette résonna et fit se dresser toutes les têtes ; de vagues bruits de pas montaient en même temps de la rue.

—Qu'est-ce que c'est ? dit le Père Noël avec une touche d'inquiétude.

—Du monde pour nous, dit le banquier, je vais aller ouvrir.

Mais déjà d'autres roulements se suivaient pressants, répétés. Puis un coup de sifflet, au timbre bien connu, vibra par dessus le vacarme.

—Sacrebleu ! pour ça non, fit l'apache éfaré. Lantier, c'est la police ! Le premier qui bouge dans cette salle !...

Les compères s'étaient élancés vers la seule issue du salon et, le dos tourné à la porte, ils la barraient résolument.

Et alors ils eurent une seconde et vilaine

surprise. Car Hélène, revolver au poing, se dressait devant eux et prononçait d'une voix stridente :

—Ah ! on n'ouvrira pas ? Eh bien, vous allez vite répondre à cette sonnette, introduire ces gens-là vous-mêmes. Allons, ouste, haut les pattes, et plus vite que ça !

Et comme ils tardaient un instant :

—Je tire, vous savez, cria-t-elle, et ce n'est pas pour rire !

Ils prirent peur et levèrent les bras.

—Lantier, dit-elle, ouvrez cette porte ; et vous deux, marchez devant moi.

La porte s'ouvrit et les deux hommes s'y engagèrent à reculons, la jeune fille les tenant à trois pas de distance, suivie de près par le banquier, très inquiet de cette audace, craignant quand même d'intervenir et de gêner tout.

Mais à peine en eut-elle dépassé le seuil qu'elle referma vivement cette porte et en tourna la clef, coupant le passage à son père. Puis, changeant de ton tout-à-coup :

—Par ici, dit-elle aux bandits, leur montrant du doigt un couloir ; au bout, l'escalier de service ! Sauvez-vous vite, filez, disparaissiez, bonsoir !—Je fais ça surtout pour toi, monsieur Lantier, ajouta-t-elle : je ne te vois

pas bien derrière les barreaux.

Eux, ils couraient déjà, semant leurs défroques sur leur route, et entendirent à peine le dernier trait qu'elle leur lançait :

—Vous pouvez me remercier de vous rendre le Noël facile !

Une heure plus tard, dans une chambre isolée, au grenier d'une pension minable, deux hommes échangeaient des réflexions tristes, assis sur une vieille malle, l'air déjeté, anéanti.

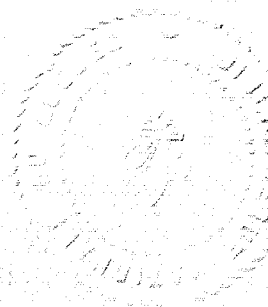
—Sacré sort ! disait le "gérant," mieux connu dans le monde sous le nom de Bibi-l'Anguille, quel plâtras, quel gâchis ! Avoir raté une chance pareille ! Tu me connais, je conspue le sentiment : qu'est-ce qui m'a pris, je te le demande, de laisser filer ces bijoux ? Car, il n'y a pas à dire, nous les tenions, ils étaient dans le sac ; et je m'en vais bêtement les leur remettre sous le nez ! Bien oui, y avait ces femmes qui faisaient leur potin, qui piaillaient comme si on leur cassait les os ; en as-tu jamais vu d'aussi ergoteuses ? Et le gosse qui se pendait, qui voulait le fusil, qui m'étouffait les jambes ! Tout ça m'a énervé. Mais sais-tu ce qui m'a perdu, ce qui m'a coulé complètement ? Eh bien, c'est cette comète. Nom de nom, qui est-ce qui avait fichu cette comète en haut du sapin ? Les bras me sont tombés de la voir tout-à-coup

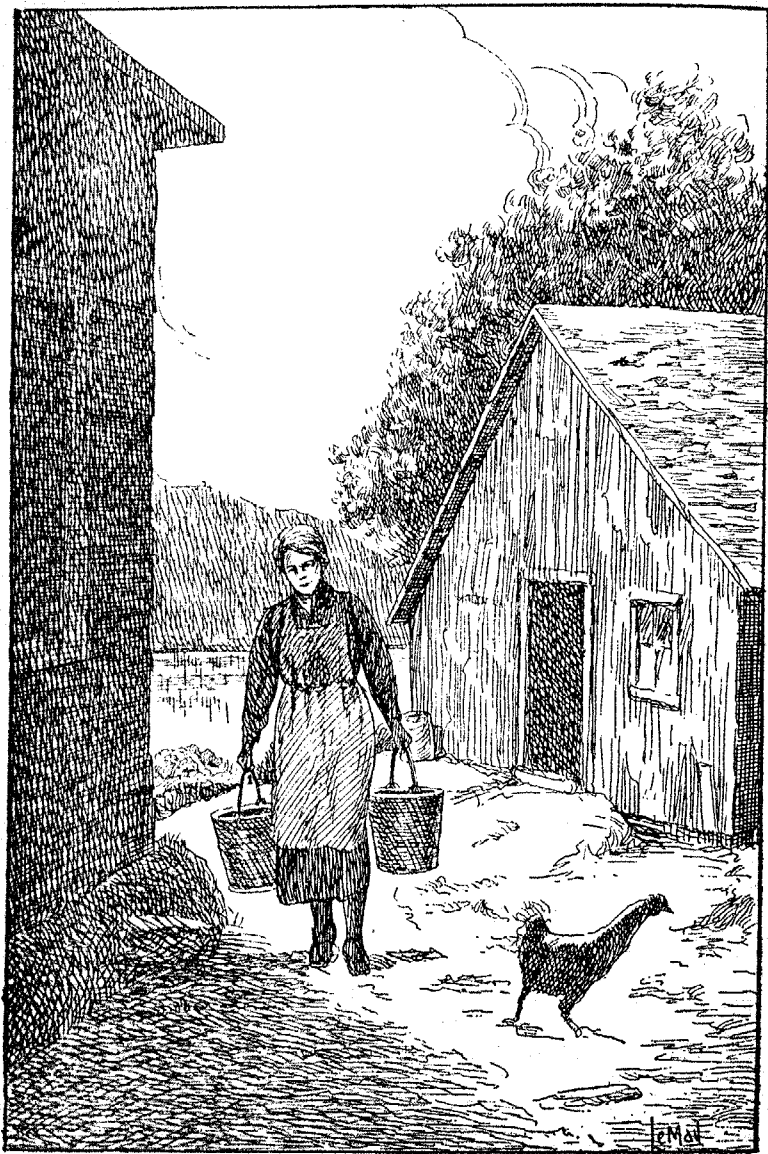
me reluquant, l'air pas commode ! L'idée m'est venue : c'est le bon Dieu qui me la pointe dans la figure ;—et pas moyen de secouer ça ! Faut-il être idiot, voyons ! Mais après tout, comment cet astre s'était-il fourré dans notre arbre ? Je n'y comprends encore rien.

—Moi, dit Lantier pensif, y avait deux autres étoiles qui m'intimidaient encore plus : c'étaient les yeux de la petite Van Dighen.



Le Noël de Caroline





"C'était une créature bien faite et capable à l'ouvrage..."

LE NOËL DE CAROLINE

CAROLINE Gingue était la fille d'un habitant à l'aise de la côte du Petit Brûlé. Sa maison était la cinquième après celle du père Saint-Paul Peloché, qui fait le coin de la montée. Elle avait un pignon pointu surmontant une lourde maçonnerie, où les fenêtres perçaient comme des meurtrières. Elle était précédée d'une clôture en pierres brutes, produit de l'érochage de la ferme, et d'un parterre où, en été, poussaient des dahlias et des lis jaunes, mêlés à beaucoup d'herbe-saint-Jean. Et comme il restait des cailloux à revendre, on en avait encore entassé autour du poulailler et du puits à brimbale ; on les avait rangés en bordures blanchies à la chaux le long du chemin de la grange.

Caroline avait vingt-quatre ans. Elle était née dans cette maison et ne l'avait jamais quittée. C'était une créature bien faite et capable à l'ouvrage. Elle pouvait, aussi bien qu'un homme, fardoher, piquer les patates, fauciller le blé-d'inde et fouler un voyage de foin. Elle s'entendait à l'élevage des veaux, les soignant depuis leur nais-

sance et, une fois ôtés à la mère, mélangeant la moulée qu'elle leur faisait ensuite avaler en boulettes. Un de ses veaux avait eu le ruban à l'exposition agricole. De plus, elle tenait tous les comptes, étant la seule qui eût de l'instruction dans la famille.

Avec cela, plaisante à voir, toujours prête à rire et, sans être effrontée, à donner la riposte à l'attaque des garçons. Comme de juste, les cavaliers ne lui manquaient pas. Ils étaient trois ou quatre qui tournaient autour d'elle et cherchaient à se faire valoir. Elle avait avec tous le cœur sur la main ; mais, dame, il n'en sortait pas, de cette main : elle avait une façon de le retirer vite si quelqu'un s'avavançait pour le saisir.

Elle disait : "Je suis bien comme ça. Je suis accoutumée ici ; j'ai mon père et ma mère qui m'aiment et ne me maganent pas. J'ai mon ouvrage, je connais toutes mes poules et toutes mes bêtes à cornes, tous mes pommiers et tous mes carrés de citrouilles. Je tourne et je vire comme je veux : pourquoi m'en irais-je servir un homme ?"

François Bénard surtout la courtoisait assidûment. C'était un gars de huit ans plus âgé qu'elle, entré déjà dans la seconde jeunesse. Il cultivait une terre à lui qu'il avait eue par héritage, et ses entreprises prospéraient. Un garçon travailleur, honnête et de bon accord : un excellent parti que bien

d'autres filles reluquaient. Très montrable, du reste, avec sa haute stature, sa carrure robuste, et la barbe onduleuse qui lui encadrait le visage. Il la portait, cette barbe, telle que l'avait portée son défunt père Firmin Bénard : libre et touffue, découvrant juste les yeux, le nez et les pommettes, rayonnant à droite et à gauche en "cros" spatuleux, contournant la mâchoire, enserrant le menton, la lèvre, et s'épanouissant par le bas en deux demi-lunes symétriques. Cette barbe était d'un châtain clair, soyeuse et proprement peignée. Seules quelques petites folles en riaient, la trouvant démodée. Tout le monde admettait que François, sans être absolument beau, avait l'air digne et respectable.

François aimait Caroline Gingue à n'en pas dormir les nuits. Depuis deux ans au moins il lui consacrait ses dimanches et le plus de veillées qu'il pouvait. Il pensait à elle sans relâche et ne trouvait son plaisir qu'à côté d'elle. A force de se trouver ensemble, ils étaient devenus comme des camarades et se traitaient de frère à sœur. La présence de François semblait à la fille aussi naturelle que celle d'un meuble familial. Quand elle entendait sa voiture franchir la barrière, elle disait : "C'est François," sans plus de surprise que de voir coucher le soleil. Quand il entra, elle lui souriait tout en poursuivant sa besogne, et leurs paroles semblaient la suite d'un en-

retien récemment interrompu. Elle l'employait sans gêne à toutes sortes de menus services. Elle disait :

—Tiens, si tu me sasses ma farine, je te donnerai une galette toute chaude. Tiens, si tu me barattes mon beurre, j'irai avec toi ce soir à la danse chez les Gendron.

Mais tout cela ne contentait pas François. Il voulait Caroline pour sa femme. Les fois qu'il l'avait demandée en mariage ne se comptaient plus. Il l'avait tourmentée à toute heure du jour et du soir, à la maison, dans la cour et dans la tasserie, dans le mil, le trèfle et l'avoine, à pied, en charrette et en carriole. En fait, il ne se passait pas de visite qu'il ne lui soufflât :

—Quand est-ce qu'on publie, Caroline ?

—Dimanche de la semaine passée. Pourquoi se marier ? Est-on pas bons amis comme ça ?

—Certes, mais pas assez à mon goût. Je te voudrais toujours avec moi. T'aurais tout ce que j'ai, tu serais maîtresse. Tu sais que j'ai personne pour me donner un coup de main ; tu m'aiderais, et moi, je ferais tout à ton désir.

—Oui, c'est ça, que je t'aide ; mais j'en ai d'autres à aider ici. Non, non, pense pas à moi pour le mariage.

Puis, le voyant tout déconfit, elle le plaignait un peu et ajoutait, pour le faire sourire :

—Fais pas c'te mine longue, allons. J't'aime mieux que tous les autres, mais j'ai pas dans l'idée de changer. Tiens, va donc jusqu'au trécarré me chercher mon mantelet que j'ai laissé là à midi.

L'été s'était passé dans ces espoirs toujours déçus. On était en novembre, et déjà le sol se crispait sous la menace de l'hiver. Le chaume prenait des teintes de rouille dans les champs où personne ne passait plus. Le parterre des Gingue disparaissait sous les feuilles mortes, et les derniers dahlias pendaient aux tiges comme des loques froissées.

Un soir, François étant entré pour sa visite habituelle, Caroline dit, au cours de la veillée :

—François, faut que tu me donnes trente sous. Monsieur le curé m'a passé une liste pour la crèche.

—La crèche ? s'enquit François, que veux-tu dire ?

—Je veux dire qu'à Noël on va étrenner une crèche neuve pour remplacer celle d'à c't'heure qui perd ses morceaux : une trois fois plus grande et plus belle que c'qu'on a jamais vu. Toutes les filles de Sainte-Anne sont zélatrices.

—Ben, ma belle, de grand cœur : v'là une piastre pour ta crèche. C'est pas trop tôt qu'on la démanche, la vieille bâtisse. Mais je te demande une faveur : c'est qu'ça soit moi qui t'mène à la messe de minuit.

Caroline hésita un peu, puis reprit :

—Tu sais, Fanfan Poupart et le p'tit Luc à Bénoni m'ont déjà invitée ; mais j'peux pas dire que j'ai promis. Entendu, j'irai avec toi.

François plaça le billet vert dans la main de la fille comme il eût fait les arrhes d'un contrat. Puis, toujours à son idée fixe :

—Dis donc, ajouta-t-il, câlin, si on allait, après la messe, faire une visite au presbytère ?

—Ça, on n'en parle pas, François, soit dit sans t'faire de peine. Tiens, va donc voir derrière la grange : j'entends la petite génisse qui cornaille dans le tombereau.

Maintenant l'hiver s'abattait sur toute la campagne. Des neiges hâtives avaient brûlé les dernières végétations, et forcé hommes et bêtes à se calfeutrer à l'abri. Dans les veillées plus longues les jaseries s'éternisaient, tandis que les poêles dévoraient les bûches et dégageaient l'odeur friande des beignes et des tourtières. On prévoyait cette année un

Noël blanc, escorté du crissement des lisses et de la chanson des grelots.

Pour l'honneur attendu, François avait muni sa carriole de robes neuves au poil ruisselant, bordées de rondelles vertes et rouges. Il s'était acquis pour lui-même un casque en chien de mer, dont la fourrure, prolongeant celle de sa barbe, donnait l'idée d'une expédition arctique. Il était bien triste, pourtant, des refus persistants de son amie : il désespérait presque et, comme dernière ressource, il allumait chaque soir un cierge devant l'image de saint Joseph. L'ennui de cet hiver à passer dans la solitude étreignait d'avance le jeune homme et lui mettait un frisson au cœur.

Ce fut, malgré tout, avec orgueil que, le soir du vingt-quatre décembre, il arrêta son flamboyant attelage devant la porte du père Gingue. Sa bien-aimée, emmitouflée de laines qui laissaient à peine saillir son joli museau, les épaules enserrées d'un châle en tricot, les pieds protégés de chaussons pardessus les bottines, lui parut plus belle et plus captivante que jamais. Durant tout le trajet son âme fut prête à déborder ; il fut dix fois sur le point de tenter l'inutile requête ; mais la crainte de déplaire le retint. On parla de la crèche. Ils l'avaient déballée la veille ; la mère Lefebvre l'avait vue, et c'était une beauté : il n'existait rien de pareil

à sa connaissance. Elle était même plus belle que la crèche des pères franciscains qu'on admirait tant à la ville.

Sur le fond sombre de la nuit, l'église toute illuminée et toute vibrante du son des cloches se détachait de loin comme un château de féerie. Par les routes des côtes et des rangs, de longues files de voitures s'acheminaient, vivantes de cliquetis et de rires. A la porte, les groupes arrivés amorçaient leurs pipes en attendant l'heure du tinton. François amarra son cheval à l'un des poteaux, salua quelques connaissances et, précédé de Caroline, il entra. Il eut la gloire publique d'escorter sa compagne tout le long de la grande allée, suivi du regard curieux des femmes ; de noter la grimace de Fanfan Poupert, la mine rageuse de Luc à Bénoni, et d'introduire la reine convoitée dans son banc de famille, placé à l'un des premiers rangs.

Une chaleur bienfaisante pénétrait la nef et contrastait avec l'air glacé du dehors. Des lustres, pendus par toute la voûte, scintillaient de la flamme jaune des bougies. L'autel n'était plus qu'un bouquet de velours, de cierges et de vases. A droite près de la "balustre," juste en face du jeune couple, surgissait la crèche neuve flanquée de rocailles, encadrée de mousses et de sapinages.

Mais ils n'eurent qu'un instant pour em-

brasser toute cette splendeur. Le prêtre s'avancait déjà, paré de ses robes ; un flot d'enfants en fines dentelles inondait le chœur ; l'orgue tonitruait, et les chantres, la voix un peu rauque de l'éveil nocturne, scandaient les neumes de l'introït.

Ayant déroulé le "nuage" qui l'enveloppait, secoué la neige de sa mante et ouvert son livre de messe, Caroline releva les yeux vers la crèche et réellement la vit pour la première fois. Mais alors ce fut un éblouissement. Tout ce qu'elle eût pu rêver de surprenant et de magique s'étalait là devant elle. A la lueur de lampions multicolores émettant un jour idéal et quasi-céleste, la scène évangélique revivait dans ses plus intimes détails. L'étable avait son toit de chaume où l'ouate semée de paillettes simulait une nappe de frimas. Il était soutenu d'un croisé de poutrelles vernies, ornées de guirlandes. Le parquet se jonchait de brindilles vertes et de paille fraîche. Aux angles du fond, l'âne et le bœuf avançaient leurs grosses têtes paisibles au dessus des mangeoires débordantes de foin. Quant aux personnages, leur port, leur expression, la noblesse de leurs gestes, la beauté de leurs robes et de leurs figures, plongeaient la jeune fille dans l'extase. L'Enfant Jésus, rond et potelé, souriait dans ses langes, tendait ses fines menottes et exhibait des orteils mignons et roses à croquer. La Vier-

ge, en manteau étoilé, se penchait sur lui, radieuse, tout son être exprimant la tendresse et l'adoration d'une mère. Les rois mages se groupaient, vêtus de moires précieuses, haussant dans leurs mains des coffrets dont la laque jetait des éclairs : Gaspard et Balthazar, coiffés de hauts bonnets pointus, et Melchior, le nègre, sous un turban aux nattes opulentes. Derrière eux se dressait une bête grave et bossue dont Caroline ignorait le nom.

Mais ce qui la saisit surtout, c'est étrange à dire, ce fut la figure humble et effacée de saint Joseph qui, couvert d'un froc d'artisan, s'absorbait tout en ce spectacle. Quelque chose, au premier coup d'œil, l'attirait et l'intriguait dans cette face, si bien qu'elle ne s'en pouvait détacher. Visage doux et honnête, pénétré de bonté aimable ; mais il avait de plus un aspect vague de souvenir, quelque chose de connu qui cherchait à se préciser. Elle le fixait, presque inquiète, avec une attention intense. Puis, tout à coup, ce quelque chose se dévoila, devint un fait extraordinaire, prit un caractère personnel tenant du miracle, si bien que la jeune fille se crut l'objet d'une vision d'en haut, que la crèche tout entière lui parut n'exister là que pour elle.

Les traits de saint Joseph portaient la ressemblance frappante de François Bénard!

C'étaient les mêmes yeux bleus et calmes, le même front élargi par un soupçon de calvitie, le même nez long et droit, le même contour de la joue et des lèvres. La barbe était du même châtain et de coupe identique, affectait les mêmes courbes, se fondait en deux demi-lunes pareilles. On eût dit un portrait, bien plus, une transposition de personnes.

Plus elle regardait cette physionomie, plus son étonnement croissait, en même temps que naissait en elle une sorte de douceur émue. Elle revenait maintenant aux autres acteurs de la scène ; son œil errait de la Vierge à l'Enfant, des animaux aux mages ; mais ils lui semblaient tous être occupés de saint Joseph ; tous la dirigeaient comme du doigt vers cette apparition mystique qui était celle de son ami. Et chaque fois qu'elle croisait le regard bienveillant du patriarche, elle eût juré que François Bénard lui souriait.

Cependant la grand'messe battait son plein ; les mesures larges du *Credo* succédaient aux volutes du *Kyrie* ; les officiants circulaient selon le rite dans la fumée blanche des encensoirs. Alternant aux laudes liturgiques, les noëls frétilaient sur de menus airs de danse. Les cierges échauffés lançaient des flammes plus hautes. Peu à peu une joie innocente, faite de ferveur et de charme, gagnait cette foule. On était

vraiment à une fête, où participaient à la fois l'âme et les sens.

Caroline s'asseyait, se relevait, s'agenouillait comme tout le monde, mais sans s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle. La crèche seule l'occupait et la possédait.

Comme ils avaient l'air tous bons, tranquilles et heureux ! C'était la vraie famille, père, mère, enfant, dans leur milieu rustique, entourés des bêtes bienfaisantes. Et les mages étaient là comme des amis venus pour passer une veillée. Tout respirait dans cette demeure l'aise et le bien-être. Le bébé reposait sur un beau coussin écarlate ; les autres avaient des habits neufs, bien ajustés et sans une tache. La santé, l'absence de soucis, brillaient dans le coloris de leurs joues. Les animaux étaient reluisants et rassasiés de fourrage. La neige du toit elle-même avait l'air molle et chaude comme un duvet.

C'était pour la jeune fille comme la révélation d'une vie, cette peinture d'êtres qui se trouvaient si bien ensemble, qui témoignaient en tout s'entendre, s'entr'aider et s'aimer. Jamais elle ne s'était figuré l'existence domestique sous ces couleurs vives et charmantes. Et toujours saint Joseph, sous les traits de François Bénard, l'obsédait doucement, la suivait des yeux, l'invitait par mille signes aperçus d'elle seule. Tandis que

les refrains s'enlevaient par la nef, répandant sur l'office qui s'achevait un vol de gaieté presque profane, tout-à-coup son cœur se gonfla : elle se sentit prête à pleurer.

Elle fut réveillée de son rêve par le fracas de l'orgue qui trombonait la marche finale. Le monde se levait pour sortir. François était à son côté, empressé à tenir l'écharpe dont elle allait couvrir son cou. Encore hypnotisée, elle le suivit vers la grande porte. Par deux fois elle se retourna pour revoir l'étable et la crèche, qui maintenant s'effaçaient dans une pénombre, car le bedeau, un à un, en soufflait déjà les lampions.

Elle se trouva dehors ; elle prit place dans la carriole, et François l'abria chaudement avec les robes à poil. Elle souriait, songeuse, remerciait du geste, mais se taisait, ne trouvant rien à dire, saisie comme d'un respect devant cet homme. Ils reprirent, sur la neige craquante, le chemin du Petit Brûlé. Le premier à parler fut le garçon.

—Ç'a ben l'air de Noël, hein, Caroline ?

—Oui, ç'a ben l'air de Noël, François.

Les champs étincelaient sous la lune qui s'était levée. Les sapins avaient des aigrettes, des colliers, des médaillons pendus à leurs branches, et leurs glaçons flambaient comme des météores. De tous côtés montait le carillon grêle des clochettes, marquant le

trot des attelages ; leur trémolo courait sur la neige des prairies, et ressemblait de loin à des chants de cigales joyeuses.

—Pour une crèche, dit François, c'est une belle crèche.

—Oh ! une belle crèche ! soupira Caroline.

Ils se turent de nouveau, pendant que les grelots sonnaient leur cligne, cligne, obstiné, qui semblait dire : "Allons ! la vie, l'espoir, le rêve, en avant, en branle ! Il n'y a qu'un Noël par an. !"

Mais enfin le pauvre François n'y put tenir. Malgré la certitude d'un nouveau refus, au risque de troubler le grand calme qui les enveloppait tous deux, poussé quand même par le flot de son cœur trop plein, il tenta un effort désespéré et vaincu d'avance :

—N'm'en garde pas rancune, Caroline, mais faut que j'parle encore. Y a trop et trop d'choses dans mon âme. J'te veux, j'te veux en mariage : et toi, tu n'm'aimes pas, on dirait, t'as que "non" à me dire. Écoute-moi donc, ma belle, y a rien d'béni comme une famille : le père, la mère, l'enfant, tous l'un pour l'autre ; la terre, les animaux, quéq'bons amis... J'suis pas fort beau, sans doute, mais t'es la femme du monde que j'considère le plus après la Sainte Vierge, et j't'aime comme j'ai jamais aimé personne. Va, on serait bien heureux ensemble !

—François, dit la jeune fille, j'étais comme ça, c'est vrai ; mais j't'ai pas refusé par malice.

—Non, je le sais ; seulement v'là deux ans faits que j'te tourmente, et tu n'sais pas comme je pâtis. Te souviens-tu qu'à Noël passé, quand y avait la vieille crèche, je t'ai demandé comme à c't'heure en revenant de la messe ?

—Ah ! oui ; mais aujourd'hui, François, c'est la crèche neuve, vois-tu... Tiens, j'vas t'dire, l'idée m'a changé : je suis consentante à t'épouser, si tu m'veux encore.

François eut un sursaut qui fit se cabrer le cheval, et les sonnettes s'agitèrent éperdument.

—Parles-tu sérieux, ma Line ? demanda-t-il, retenant son souffle.

—J'te parle comme je pense, François.

Non, elle ne jouerait pas, surtout cette nuit, une farce aussi cruelle. Pourtant, dans l'excès de sa joie, un reste de doute le tenaillait.

—Caroline, reprit-il, si c'est vrai devant Dieu que tu t'engages à moi, veux-tu me donner un baiser ?

Elle lui tendit simplement ses joues, que l'air hivernal durcissait comme deux pom-

mes gelées ; puis ses lèvres plus chaudes ; et tout son minois s'engouffra dans la barbe fleurie de François Bénard, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de saint Joseph.

Cligne, cligne, cligne ! les grelots sonnaient maintenant comme de petits rires satisfaits, avec un accent de triomphe.



TABLE DES MATIÈRES

Cistus	9
La Messe de Florent Létourneau	35
Réri	55
La Comète	76
Le Noël de Caroline	101

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
HUITIÈME JOUR DE MAI
MIL NEUF CENT TRENTE-SIX
POUR LES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
1735 RUE S. DENIS,
À MONTRÉAL
PAR LES SOINS DE
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE
1206 EST, RUE CRAIG,
À MONTRÉAL.

*Imprimé au Canada sur
papier fabriqué au Canada.*

Titres de la Série
CONTES ET RÉCITS CANADIENS
chez le même éditeur



<i>Chez nos Ancêtres</i>	Lionel Groulx
<i>Aux Bambiens Canadiens</i>	Marjolaine
<i>Aux Fillettes Canadiennes</i>	Marjolaine
<i>L'Ogre de Niagara</i>	Maxine
<i>La Fée des Castors</i>	Maxine
<i>Évangéline</i>	Longfellow
<i>Le Vendeur de Paniers</i>	Maxine
<i>Confidences de la Nature</i>	Adolphe Brassard
<i>Tes trois Fées du Bois d'É- pinette</i>	Maxine
<i>Contes de Noël</i>	Louis Dantin

\$0.40



Imp. Modèle Ltée
1206 est, rue Craig
Montréal.

Imprimé au Canada sur
papier fabriqué au Canada.

MADE IN CANADA